

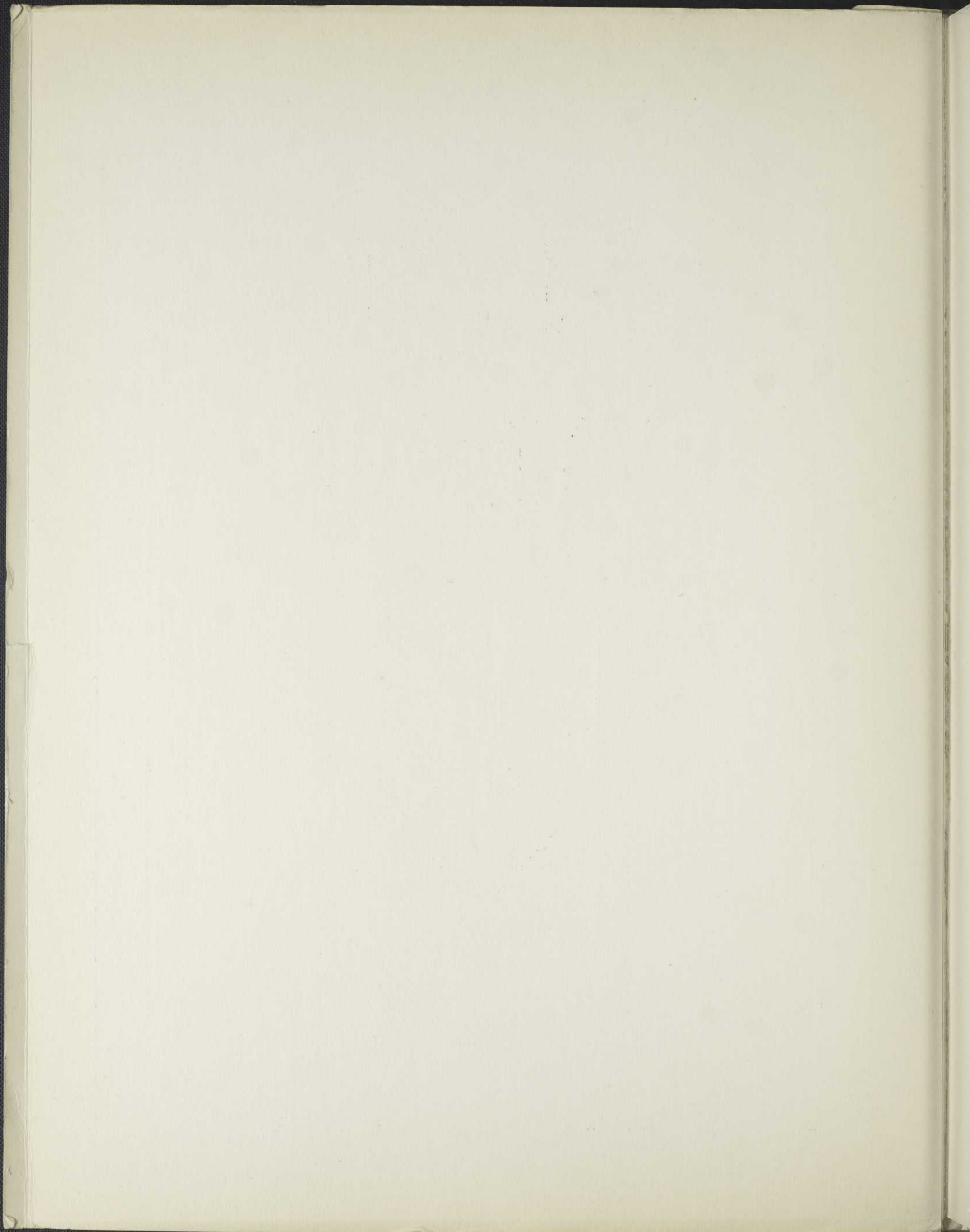
PER

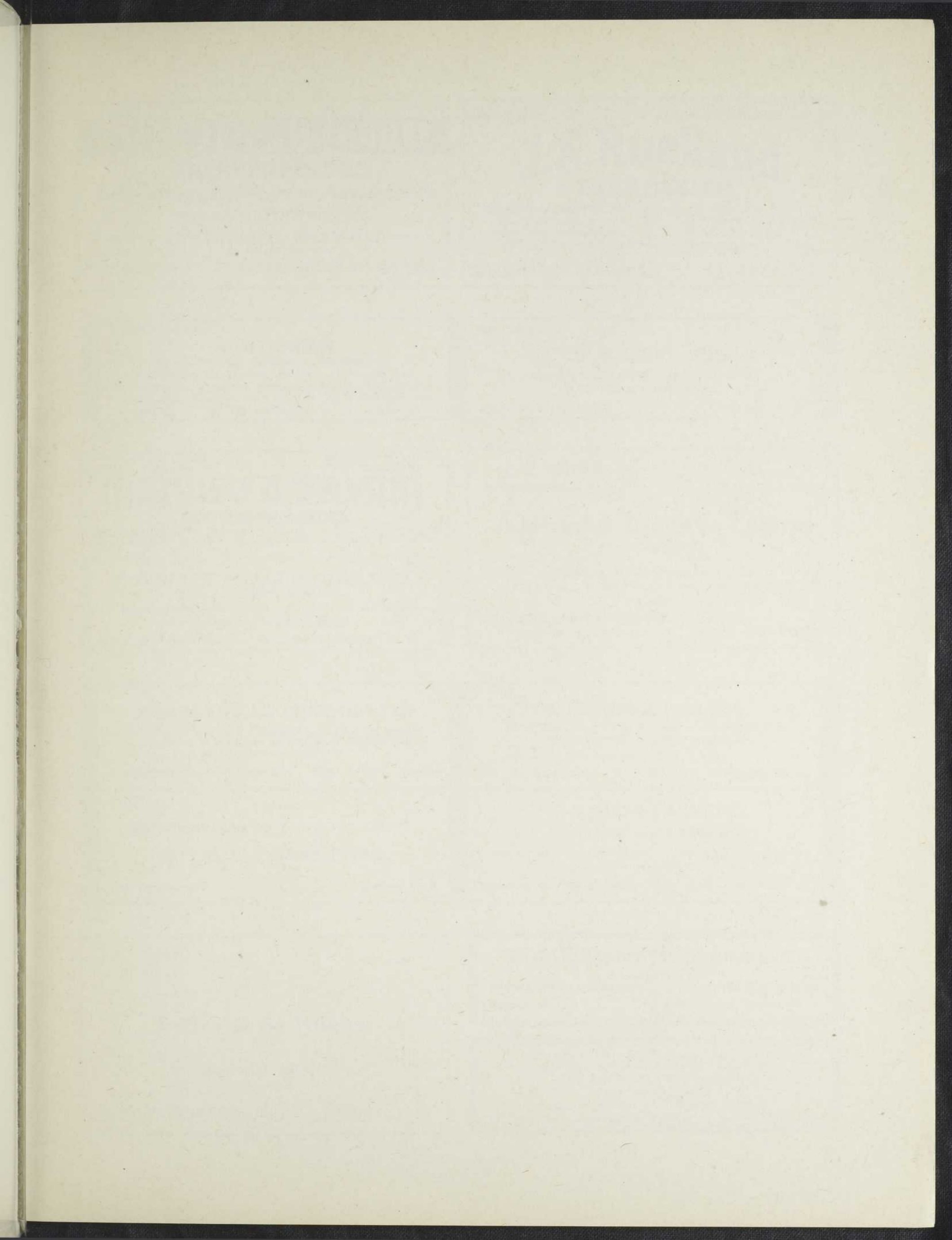
B-382

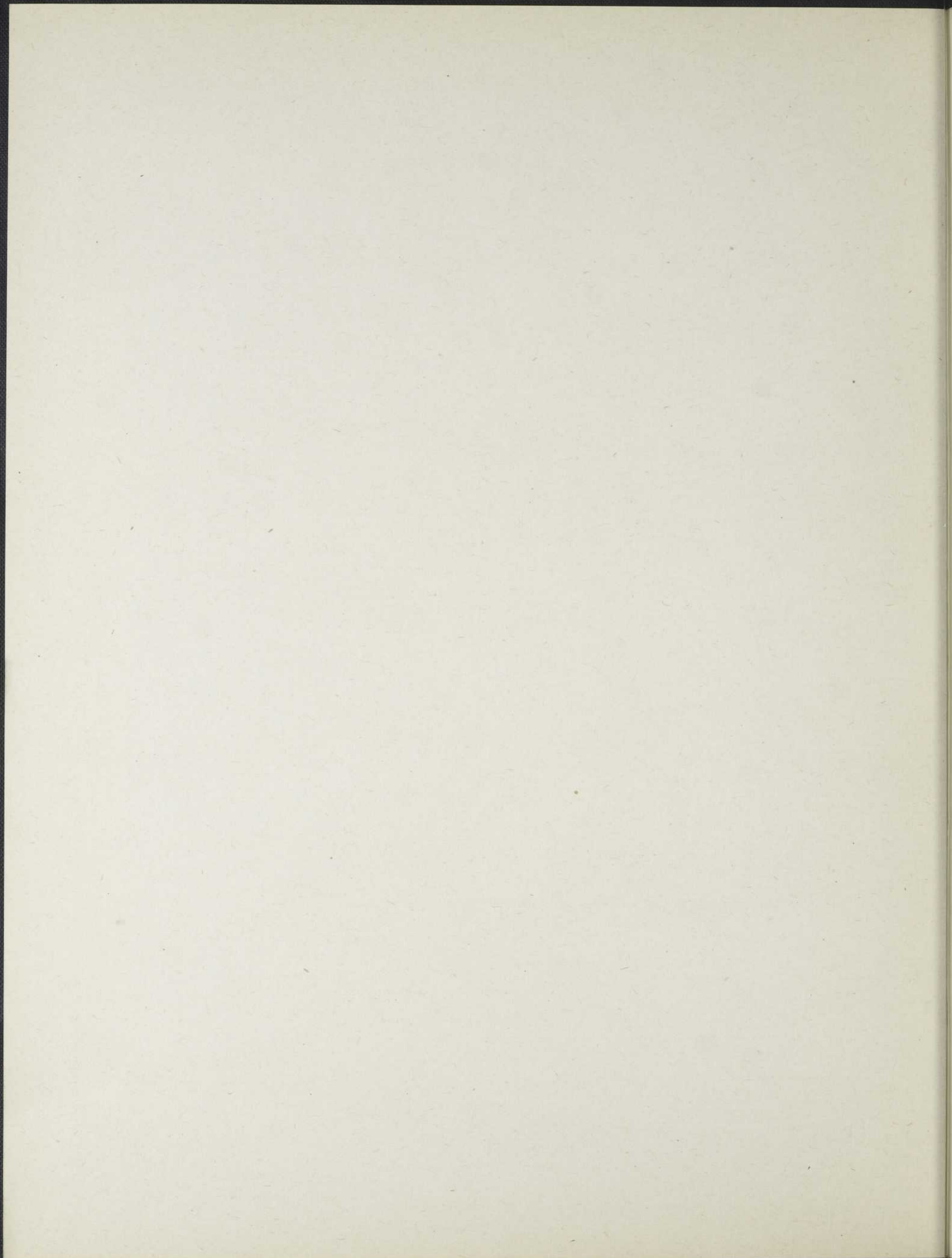
EX. 2

REVUE DOMINICAINE









BILODEAU Limitée
ENTREPRENEURS
*Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
 Pavages, Trottoirs, etc.*
 — **J. IGN. BILODEAU** —
 PRÉS. ET GÉRANT
 TÉL. 2-1143 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.
 J. LABELLE

Tél. 8216 Diplômé General Motors
J.S. Ruelland
CARROSSIER
*Réparations d'Automobiles
 et de Rembourage
 Carrosserie endommagée
 et déboussage de tous genres.* ||| *Spécialité:—
 Peinture Duco Dupont
 Vitrage des Chars
 Mécanique.*
2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
 Spécialités pour Bâtisses et Constructions
 Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
 Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
 Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.
 Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473
LA CIE HUBERT MOISAN
 ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC
 SERVICE D'AMBULANCE
 297, RUE ST-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
 44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. TÉL. 2-224

2-2656 SERVICE JOUR ET NUIT SERVICE D'AMBULANCE
Adélarde & Gustave Lépine
 INCORPORÉ
 DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
 SALONS MORTUAIRES MODERNES
 42, CHEMIN SAINTE-FOY VIS-À-VIS DES ÉRABLES QUÉBEC

FAVORITE SMALLWARES, LTD.
 P.-M. LACOMBE, Président
 Bibelots, nouveautés, articles de toilette et de beauté.
 PRODUITS ALIMENTAIRES
 101, Av. des Oblats, — Tél. 7584 — Québec, P. Q.

CHARLAND ET BERNARD Ltée
 Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
 Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
 Fabrication de réservoirs
 Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec
 Tél. : 6325
 MANUFACTURIERS DE TUYAUX EN CIMENT
TUYAUX VIBRÉS ENRG.
 370, Dorchester Québec, P. Q.

O. PICARD & FILS INC.
 PLOMBERIE — CHAUFFAGE — ÉLECTRICITÉ
 VENTILATION — AIR CLIMATISÉ
 GÉRANT: J.-C. LACHANCE
 78, ST-AUGUSTIN TÉL. 2-1239 QUÉBEC, P. Q.
J.-B. HENRI MATTE
 PEINTURE — TAPISSEUR
 Spécialités : ouvrage au fusil, lettrage et imitation
 Prix modérés.
 Bureau — 849, rue St-Vallier, Tél. : 2-3164 — Québec, P. Q.

Tél. : 4-2733
Fuger & St-Hilaire
Appareils auditifs
 8, rue D'AIGUILLON QUÉBEC, P. Q.

EQUIPEMENT MODERNE INC.
 Paul Racine Prés.
 SPECIALITE DE GARAGE — SPECIALITE ELECTRIQUE
 Bureau 3-0483 79, boul. Charest, Québec, P. Q.

ESSAYEZ LA
 CIRE LIQUIDE « SYLVIA »
 LES PRODUITS SYLVIA ENRG.
 JOS. GIGNAC, prop.
 Brille en séchant ! Pas de frottage.
 187, rue des Commissaires, Québec, P. Q. — Tél. : 6768

Langlais & Frère, INC
 152 DE LA COURONNE — Tél 2 8224
QUÉBEC



MACHINERIES DE BUANDERIE
 GLACIÈRES ÉLECTRIQUES
 USTENSILES DE CUISINE
 CHAUFFAGE ET VENTILATION
 BRÛLEURS À L'HUILE
 FOURS MIGNOLET
 FOURNAISES — CHAUDIÈRES

LOUIS AUBÉ
 NÉGOCIANT EN GROS

Spécialité : Chapelets crystal de roche véritable.
 37, de la Couronne, — Tél. : 3-5579 — Québec, P. Q.

HOTEL SAINT-LOUIS

rue St-Louis Québec, P. Q. Tél. 2-2771

Paul-H. Villeneuve

Lionel Villeneuve

VILLENEUVE & FRERE

Manufacturiers de Monuments — Ouvrage général en pierre
 Lettrage et sculpture — Pierre — Marbre — Granit

Bureau : 225, La Canardière — Rés. : 5, D'Estimauville
 Tél. 3-7482 — St-Pascal Baylon, Québec, P. Q.

L. THIBAUT

ENTREPRENEUR GENERAL

Spécialité : Menuiserie

Tél. 2-8404

25, 16e rue

Québec, P. Q.

Tél.
 3-2662

G. - E. TREMBLAY

Coupe-froid National en Caoutchouc

286

10ème rue
 Québec, P. Q.

(+) (—) (×)

PRECISA

*Instrument de précision Suisse
 manuel ou électrique*

CLAVIGRAPHERS

Location — Vente — Réparation

CLAVIGRAPHE IMPÉRIAL

Case postale 428 — 53, Buade,

Tél. 4-3698

Québec, P. Q.

ENCOURAGEZ

NOS

ANNONCEURS

EUGÈNE CÔTÉ
 PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturiers
 de chaussures

ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
 7 à 8 — P.M.

Dr P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

MALADIE CHRONIQUE/
 CANCER, TUBERCULOSE,
 ARTHRE, RHUMATISME

TÉL.: FA. 1895

900 est. Sherbrooke

**LA BANQUE
 CANADIENNE
 NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes
 vos opérations de banque
 et de placement.

Actif, environ \$350,000,000
 521 bureaux au Canada

Succursale à St-Hyacinthe
 E. O. DESJARDINS, gérant

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ARCHITECTES :

Côté, Philippe, 219, St-Jean Tél. 2-5177 Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec, P. Q.
Drouin, J.-C., 104, St-Jean, Tél. 2-8618 Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
Rousseau & Turcotte, 308, St-Jean, Tél. 3-6747, Québec, P. Q.

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MTL.
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec, P. Q.

ASSURANCES GÉNÉRALES :

Bernardin Frères, 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :

Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785, Québec,

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :

Siège social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 Québec, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :

Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOYE, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :

Terminus, 501, boul. Charest Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :

Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec, P. Q.

Ferland, Ludger, 95-105, 1ère av. Tél. 4-2920, Québec, P. Q.

Genest & Frères Enrg., 12, 4ème av. Tél. 9858, Québec, P. Q.

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :

Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 Québec, P. Q.

AUTOMOBILES-VENTE & SERVICE :

Montcalm Auto Inc., 187, 1ère av. Tél. 2-5676, Québec, P. Q.

AVOCATS :

Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 Montréal

Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont

St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES :

La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BICYCLETTES ET ACCESSOIRES :

Gendron et Frères Enrg., 19½, Prévost Tél. 3-1223, Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :

Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BLOCS DE CIMENT :

Blocs de ciment pressé Ltée,
333, Dorchester, Tél. 7421, Québec, P. Q.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :

Dupuis J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOIS DE CHAUFFAGE :

Cour à Bois Ste-Marguerite Enrg.,
27, Mgr Gauvreau, Tél. 2-6991, Québec, P. Q.

BONBONS EN GROS :

Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,
57, Dalhousie, Tél. 4-1167 Québec, P. Q.

BOUCHERS, ÉPICIERS, QUEBEC MARINE GROCERS :

Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505, Québec, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec, P. Q.

BUANDERIES :

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :

J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC. :

Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec

CHARBON ET HUILE :

Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :

Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ELECTRICITÉ :

Bouchard, J.-A.-Y. Inc.,
97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec, P. Q.

CHAUSSURES :

Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.

Rousseau, J.-E., 317a, St-Joseph, Tél. 3-0100, Québec, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :

Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675, Québec, P. Q.

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :

Denyse, 4927 ouest, Sherbrooke, Tél. EL., 4877 Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :

Cire Succès Ltée, 518, St-Vallier, Tél. 6731 Québec, P. Q.

Les Produits Sylvia Enrg.,
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

CLAVIGRAPHES SMITH-CORONA :

Poulin, Gérard, 92, Côte d'Abraham, Tél. 2-7917, Québec, P. Q.

CLAVIGRAPHES : - LOCATION - VENTE - RÉPARATION.

Clavigraphe Impérial,
C. P. 428, 53 Buade, Tél. 4-3698, Québec, P. Q.

COFFRE-FORTS PORTES VOUTES CLEFS ET SERRURES, RÉPARATION.

Burque, Ant. 93, de la Reine, Tél. 2-2878 Québec, P. Q.

COLLEGE O'SULLIVAN :

Chevrier, J.-P., Principal, 136, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec

COMPLIMENTS :

Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.

Compliments d'un ami : C. N. E.

Compliments d'un ami : J. E. S.

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.

Compliments d'un ami : La Compagnie Paquette Ltée, Québec

Compliments de J. M. Québec, P. Q.

J. P. Laberge Enrg.

Un ami de la Revue.

Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

Compliments d'un ami : M. B. Québec, P. Q.

CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :

Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

CONFECTION POUR DAMES, ROBES, MANTEAUX, BAS, ETC. :

Chabot, Mme L., 376, St-Jean, Tél. 3-6055 Québec, P. Q.

CONTRACTEURS — ELECTRICITÉ — CHAUFFAGE —

PLOMBERIE — AIR-CLIMATISÉ :

Mobec Ltée, 181, St-Jean, Tél. 2-1297 Québec, P. Q.

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :

Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CONSTRUCTIONS GÉNÉRALES :

Succession Delphe Maranda,
814, St-Vallier, Tél. 2-3808 Québec, P. Q.

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :

Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543, Québec, P. Q.

Trempe, Mlle M.-Flore,
152, av. Cartier, Tél. 3-3960, Québec, P. Q.

COTON À TISSER, COTON À BRODER, ROUETS, ETC. :

L'Art Paysan du "Vieux Québec",
31, McMahan, Tél. 2-1475, Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

COURS PRIVÉS D'ANGLAIS (JOUR ET SOIR) :
Ecole Labrosse, 72, de l'Eglise, Tél. 4-6304 Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.
La Corporation de Prêts de Québec,
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677, Québec, P. Q.

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841, Québec

DACTYLOS-CALCULATEURS-MIMÉOGRAPHES :
Martineau, N. & Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 Montréal

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
Bouchard, J. & Fils, 54 — 5e rue, Tél. 4-1113 Québec, P. Q.

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 Montréal

DRIVE YOURSELF :
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec, P. Q.
Jobidon Drive Yourself, 63, 1ère av., Tél. 4-2200, Québec, P. Q.

EAU DE JAVELLE :
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ÉDITIONS :
Éditions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

ENSEIGNES LUMINEUSES AU NEON — RÉPARATIONS :
National Sign Co., 558, St-Vallier, Tél. 5189, Québec, P. Q.
Modern Neon Regd., 1220, St-Vallier, Tél. 4-1191, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 Québec, P. Q.

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN :
Asselin Electricque,
17½, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-COUVREURS :
La Rue, D. Ltée, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7500, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Cadorette, J.-E.-L., 117, 1ère rue, Tél. 3-3987, Québec, P. Q.
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179, Québec
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 Québec, P. Q.
Dubé & Dubé, 2, Côte d'Abraham, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.
Bédard, Albert, 138, St-Patrick, Tél. 2-3623 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS DE MENUISERIE GÉNÉRALE :
Laberge, Roland, 62, Lamontagne, Tél. 9221 Québec, P. Q.
Bégin, Alphonse,
275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980, Québec, P. Q.

ÉPICIERIS :
Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964, Québec, P. Q.
Giguère, Eugène, 142, St-Sauveur, Tél. 4-0125 Québec, P. Q.
Pelletier, Alphonse, 340, St-Vallier, Tél. 2-0033 — Québec, P. Q.

ÉPICIER BOUCHER (GROS ET DÉTAIL) :
Faucher, Georges, 1, Notre-Dame, Tél. 2-1472 Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :
D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Epiciers Unis, 128, St-Dominique, Tél. 4-2448 Québec, P. Q.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931, Québec
Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 Québec, P. Q.

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville Trois-Rivières

FLEURISTES :
Gardenia Enrg., 135, St-Jean, Tél. 4-2128 Québec, P. Q.

FOURRURES ET CHAPEAUX (GROS ET DÉTAIL) :
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, Tél. MA. 5029, Mtl.

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec, P. Q.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOUTE :
Nadeau, J.-O., 160, Côte d'Abraham, Tél. 2-6429, Québec, P. Q.

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070, Québec, P. Q.

HABITS ET MERCERIES :
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HORLOGERS-BIJOUTIERS :
Couture, R. Enrg.,
250, St-Joseph, 3e étage, Appt 19, Tél. 4-3954, Québec, P. Q.

HÔTEL :
Hôtel St-Louis, rue St-Louis, Tél. 2-2771 Québec, P. Q.

IMMEUBLES :
Thibodeau, L. P. R., 323, boul. Charest, Tél. 3-5322 Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :
Laliberté, P.-F., 243, St-Cyrille, Tél. 8281 Québec, P. Q.
Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

**IMPORTATEURS D'ARTICLES DE FUMEURS
ET DE PÊCHE EN GÉNÉRAL :**
Thomassin, Jos., 179, boul. Charest, Tél. 4-4441, Québec, P. Q.

IMPORTATEURS DE FERRONNERIE, MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 7123, Québec, P. Q.

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR :
Komo Construction Ltée,
C. P. 79, St-Sauveur, Tél. 2-6839, Québec, P. Q.

**INSECTICIDES, POUR PUNAISES, COQUERELLES, MOUCHES,
MITES, RATS :**
Produits Supérieurs Enrg.
40½, 4e avenue, Tél. 3-1222, Québec, P. Q.

LA CIE D'AUTOBUS DE CHARLESBOURG LTÉE :
QUÉBEC — NOTRE-DAME DES LAURENTIDES :
256, Du Roi, Tél. 8513 Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :
Fabricant des « Antalgines » contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, Av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec
La Laiterie Frontenac Ltée,
142, de l'Eglise, Tél. 7175, Québec, P. Q.

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa, Ont.

LIQUEURS DOUCES :
Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891, Québec

BONNES ADRESSES À CONSULTER

- MACHINERIES DE BUANDERIE, ETC. :**
Langlais et Frère Enrg., 152, de la Couronne, Tél. 2-8224, Qué.
- MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :**
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal
- MAGASINS À RAYON :**
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec, P. Q.
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 Québec
- MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :**
Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.
- MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :**
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.
- MARCHANDS DE BOIS :**
Giguère, Albert, 109, Lavigneur, Tél. 4-1250, Québec, P. Q.
- MARCHAND DE FOURRURES :**
Zicat Lauréat, Enrg., 28, chemin Sainte-Foy, Tél. 9627, Québec
- MARCHANDS DE MEUBLES :**
Au Meuble Moderne Enrg., 188, St-Jean, Tél. 2-5616, Québec
Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 Québec, P. Q.
- MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :**
Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARbour 7630 Montréal
- MARCHANDS-TAILLEURS :**
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 Montréal
Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 Montréal
- MATELAS, SOMMIERS, ETC. :**
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.
- MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**
Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec
- MÉDECINS :**
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.
- MEMBRES ARTIFICIELS :**
Duckett, J.-A. 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 Montréal
- NETTOYEURS, BUANDERIE :**
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 Québec, P. Q.
- NETTOYEURS, PRESSEURS. (PENDANT QUE L'ON ATTEND)**
Jacques Valet-Service, 92 boul Charest, Tél. 9824, Québec, P. Q.
- NOTAIRES :**
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
- NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :**
Alepín, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal
- NOUVEAUTÉS EN GROS ET IMPORTATIONS :**
Spécialités Unie Enrg.,
94, de la Couronne, Tél. 3-0911, Québec, P. Q.
- ONGUENT VELVET POUR HEMORROÏDES (JARRE) \$1.00 :**
Attention spéciale aux commandes par la poste (C. O. D.)
Onguent Velvet, 144, d'Aiguillon, Tél. 2-8417 Québec, P. Q.
- OPTICIENS D'ORDONNANCES :**
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières
- OPTICIENS — ORDONNANCES MÉDICALES**
St-Jean et Lesage, 400 est, Sherbrooke, Tél. HA. 8305, Montréal
- OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :**
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Massicotte, Marcel, 15½, St-Joseph, Tél. 2-2556, Québec, P. Q.
- PÂTISSERIES :**
Pâtisserie Frontenac, 300, St-Jean, Tél. 2-5721, Québec, P. Q.
- PHARMACIENS :**
Pharmacie André Lachance, 144, Cartier, Tél. 4-4882, Québec
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.
- PHARMACIENS EN GROS :**
Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.
- PIANOS, RADIOS, ET ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :**
Lavigneur & Hutchison Ltée,
81-85, St-Jean, Tél. 2-2123, Québec, P. Q.
- PIERRE :**
Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 Québec, P. Q.
- PLOMBIERS :**
Morin, L.-P. 31, Sault-aux-Matelots, Tél. 4-3617, Québec, P. Q.
Turcotte & Létourneau, 217, de la Salle, Tél. 9198, Québec
- PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :**
Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 Québec, P. Q.
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec, P. Q.
- PRODUITS PHARMACEUTIQUES :**
Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal
- PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :**
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.
- PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :**
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec, P. Q.
- QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :**
Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec, P. Q.
Lajeunesse, Gaud. Enrg.
721, St-Vallier, Tél. 2-6473, Québec, P. Q.
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.
- QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :**
Giroux & Frère Enrg., 370, St-Jean, Tél. 2-8337, Québec, P. Q.
Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal
La Ferronnerie Crémazie Enrg., 158, Crémazie, Tél. 2-2506, Qué.
Queen Mary Hard. Ltd., 5323 Queen Mary Rd., *EL. 1129, Mtl.
- REMBOURAGE DE MEUBLES DE TOUS GENRES :**
Michaud, Jos., 92, d'Aiguillon, Tél. 2-8497 Québec, P. Q.
Quebec Upholstering Reg'd,
19, St-Dominique, Tél. 3-3647, Québec, P. Q.
- REVUES — MAGAZINES — JOURNAUX :**
Service général d'Éditeurs,
6, Côte d'Abraham, Tél. 3-6350, Québec, P. Q.
- RESTAURANTS :**
Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097, Montréal
- SALON DE BEAUTÉ :**
Salon Mario, 27¼, Morin Tél. 3-0593 Québec, P. Q.
- STORES VÉNITIENS :**
Méthot, Raoul, 2, 3ième avenue, Tél. 2-6174 Québec, P. Q.
- TAXIS (DEMANDEZ TOUJOURS) :**
Taxis Red Diamond de Luxe, Tél. 8123 Québec, P. Q.
- TERRA COTTA :**
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.
- TRANSPORTS :**
St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe
- USTENSILES DE CUISINE — ALUMINIUM :**
Waterless Kitchen Equipment Reg'd,
286, St-Joseph, Tél. 5355, Québec, P. Q.
- VALEURS DE PLACEMENT :**
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

Sommaire

Février 1947

VICTORIA CARTIER : *Intermezzo*

En marge des Concerts symphoniques de Montréal. Musique ! blottie sur ton cœur, j'écoute le battement de la Vie éternelle.

JEANNINE BÉLANGER : *Le Poverello à l'écran*

C'est par un chef-d'œuvre que la littérature hagiographique prend d'assaut la citadelle du film. Le drame de sublimité et de douceur que fut la vie du pauvre d'Assise, est tourné au Mexique, sous les auspices de cinéastes et d'acteurs dont l'art génial satisfait les critiques les plus intransigeants. Quelques réflexions, en marge de ce spectacle, sur l'avenir du cinéma catholique, couronnement et fleuron du théâtre religieux.

JEAN LE MOYNE : *Les Juifs au Canada*

On en parle beaucoup. Qui connaît leur histoire ? Un destin spirituel sans égal, une existence tourmentée, des souffrances sans nom, une armée de pauvres, etc... qu'il importe de reconnaître. Puis dans tout cela, c'est Dieu qui a commencé.

LOUIS-MARCEL RAYMOND : *Dans la cour du Vieux-Colombier*

Ceux qui ont pérégriné dans Paris reverront dans ces pages des noms connus, moins l'évocation historique que seul un Louis-Marcel Raymond, de sa baguette magique, peut susciter.

PAUL LACOSTE : *Une nouvelle science*

La sémantique est à l'honneur chez nos voisins. Cette étude nous montre l'importance qu'elle prend aux yeux de certains Américains et surtout les promesses ou déceptions qu'elle laisse soupçonner.

FRANCIS JEANSON : *Albert Camus ou le mensonge de l'Absurde*

Le Mythe de Sisyphe ou l'Absurde érigé en principe reçoit, ici, le coup de mort qu'il mérite. Logiquement, Albert Camus devrait se suicider !

Le sens des faits

- A. PAPILLON, O. P. : « S. E. le Cardinal Villeneuve ».
ANT. LAMARCHE, O. P. : « La Semaine du dimanche ».
M.-A. LAMARCHE, O. P. : « Voici des fleurs, voici des fruits ».
MARC SAMSON : « Cri d'alarme ».

L'esprit des livres

- CH. ARTHUR SIDELEAU : « Chansons de Gestes » (*André Diotte*).
F.-X. GARNEAU : « Histoire du Canada » (*Claude Clément*).
VICTOR MANY : « La vraie vie » (*Aurèle Daoust*).
HONORÉ DE BALZAC : « César Birotteau » (*Annette Décarie*).
DELLY : « Le Mystère de Ker-Even » (*Annette Décarie*).
GUSTAVE COHEN : « Ceux que j'ai connus » (*Annette Décarie*).
FRANÇOIS MAURIAC : « Les anges noirs » (*Annette Décarie*).
ANDRÉ MAUROIS : « Ariel ou la Vie de Shelly » (*G.-M. Lussier, O. P.*).
ARTHUR SAINT-PIERRE : « Témoignages sur nos orphelinats » (*A. Saint-Pierre, O. P.*)
ALFRED CHARPENTIER : « Ma conversion au syndicalisme catholique » (*Th.-M. Richard, O. P.*).
HENRI TROYAT : « Le signe du taureau » (*A. Saint-Pierre, O. P.*).

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal - 18

Volume LIII

Tome 11

Février 1947

Aux Amis de l'Art

Intermezzo

En marge des Concerts Symphoniques de Montréal

*Musique ! blottie sur ton cœur j'écoute le
battement de la Vie éternelle !...*

R. R.

Sur l'estrade sacrée,
l'héroïque Phalange des grands soirs
a célébré en une splendide apothéose
les mystères de la bonne Déesse.
Sous sa baguette évocatrice,
le Magicien qui préside aux incantations
a fait revivre les accents
de la grande voix béthovénienne,
et les notes exultantes de la Cinquième Symphonie
ont vibré dans la vaste enceinte.
Mais mon âme est envahie par le doute,
et le thème du Destin,
malgré son éblouissante transformation finale,
ne m'apporte, en cette heure d'obsession,
qu'une plainte lugubre, angoissée.

REVUE DOMINICAINE

C'est l'Intermède.

*Officiants et fidèles ont vidé le temple
me laissant à ma rêverie.*

Le silence règne à la tribune.

*Seule, une rumeur subtile persiste dans l'air
comme un parfum vaporisé.*

*Et je perçois — attentive, émue,
le murmure d'une confidence.*

*« Dans la forêt natale,
mes fibres s'enfonçaient au sol.*

*J'eus de longs jours heureux
bercés par les caresses de la brise
et les doux refrains des nids.*

Hélas ! la hache cruelle

vint un sombre matin

me jeter aux aventures de l'exil,

pauvre arbre meurtri.

Et les oiseaux n'eurent plus de chansons.

Et l'air s'alourdit de tristesse.

*Longtemps je fus traîné à travers monts et plaines,
lorsque soudain, au détour d'un sentier,*

*Euterpe, majestueuse et belle, apparut
entourée d'un cortège mystérieux.*

*Elle sourit, et dès l'instant,
mon pâle destin se transfigura.*

Vivant — j'étais muet,

mort — je chante délicieusement !

Mes accents nostalgiques ont réveillé

les échos des bois familiers,

et fait accourir des pays du Rêve

les messages ailés de l'Infini.

INTERMEZZO

*Je suis l'Orchestre aux mille voix,
l'instrument fidèle et docile
qu'anime le souffle de l'être humain,
le frémissement de ses cordes sensibles.
Et mes concerts sont le Prélude de la Fête éternelle !
L'adversité n'est qu'une étape vers la vie montante... »
« Per angusta ad augusta ! »*

*Mais les instrumentistes sont revenus à leur pupitre.
Le rite musical se poursuit « con amore »,
Anches et archets ourdissent en nappes lumineuses
la magnifique fresque sonore de Ravel.
Une à une les harmonies de la nature
acclament en un crescendo délirant
le Lever du Jour !
Et l'enchantement se prolonge
par delà les heures ensoleillées.
Voix consolatrices, voix annonciatrices,
Soyez à jamais bénies !*

Victoria CARTIER

Le Poverello à l'écran

L'Esprit souffle où Il veut. En novembre dernier, dans l'atmosphère plus ou moins propice d'une humble salle de spectacle d'Ottawa¹, avait lieu ce que je suis tentée d'appeler un événement extraordinaire sur le plan de la Grâce. Une foule de toute race et de toute doctrine, accourue d'un peu partout sous la dictée de je ne sais quelle surnaturelle inspiration, assistait en pleurant à la vie filmée de saint François d'Assise et se découvrait chrétienne. Et pendant que cet auditoire écoutait, ravi, les cascades d'un dialogue conçu dans une langue qu'il ne comprenait pas, ou épelait hâtivement des yeux une légende anglaise de fonction trop imparfaite, chacun n'éprouvait pas moins de surprise, et ne sentait pas s'opérer en soi un moindre phénomène, que le peuple de Paris ovationnant à la Comédie-Française, il y a trois ans, Claudel lui-même, et accueillant avec des applaudissements frénétiques la version Jean-Louis Barrault du SOULIER DE SATIN, œuvre jugée auparavant, pour son prétendu hermétisme, inapte à la satisfaction du grand public.

Contrairement par exemple à la représentation de la pièce de même nom d'un Ghéon, portée à la rampe par nos Compagnons de Saint-Laurent et où, à travers une série de tableaux incomparables, se dévoile la trame un peu languissante des épisodes, le film que nous offre aujourd'hui le cinéma mexicain étale devant nous une affabulation, dramatique au possible, exécutée avec un brio qui tient du prodige, sous la baguette d'un cinéaste dont l'art est à deux doigts du génie, par une pléiade d'acteurs tels que Hollywood ne nous avait guère habitués d'en voir évoluer sur la pellicule sonore. Des palais, des églises ont été reconstitués et lambrissés, des rues d'ancienne mosaïque, pleines de degrés et de dédales des plus pittoresques, simulées, un décor médiéval authentique monté pour servir d'encadrement à ces figures dont la puissante

1. On peut se demander si l'obscurité et le silence qui règnent en pareille salle ne confèrent pas au cinéma cet avantage sur le théâtre qu'on y est aveugle et sourd à point pour que le cœur voie et entende.

LE POVERELLO À L'ÉCRAN

stature et les traits fouillés au burin s'y détachent avec un relief sculptural. Au nombre de huit¹, les personnages que la distribution nous présente comme allant apparaître, respectivement, dans les rôles de Pedro et de Pica, père et mère du héros, dans les rôles d'Honorio, son ami de cœur, d'Ugolino, le perfide de la pièce, dans ceux de Clara et d'Inès, jeunes filles de la noblesse destinées à devenir plus tard sainte Claire et sainte Agnès d'Assise², ont pour coryphée le sublime José Luis Jiménez, qui accomplit vraiment ce chef-d'œuvre de puiser dans la vie et dans la personne de saint François la matière d'une contribution impérissable au répertoire tragique dit de l'universel et de l'humain.

Le rideau se lève sur trois sages-femmes qui trottent vers le palais des Bernardone pour se rendre au chevet de dona Pica en mal d'enfant. D'épais flocons de neige papillonnent. Mais le passage de ces visiteuses sur le seuil opulent sera immédiatement suivi de celui d'un mystérieux personnage en vaste manteau noir, dont la démarche flottante déplace à peine les pans de sa redingote, et dont les traits disparaissent sous le feutre rabattu d'un sombre chapeau. Le célèbre émissaire gravit avec majesté l'immense escalier qui conduit à la chambre de la noble dame, et les deux battants de la porte s'ouvrent spontanément devant lui. L'enfant dont vous êtes grosse, annonce-t-il à la malade, naîtra seulement si vous vous faites transporter sur l'heure dans une étable. Et il se retire, au respectueux ébahissement des accoucheuses.

Tel est le prologue de ce drame, prologue qui ne constituera pas le seul point d'analogie avec le drame de la vie du Christ. Pica obéit en effet à l'ordre d'En-Haut, et l'enfant naît dans une grange, comme le Sauveur sous le toit indigent de Bethléem. C'est aussi auprès d'une crèche que l'ange s'introduit de nouveau pour délivrer une prophétie

1. J'omets les personnages secondaires et les figurants, dont le moindre se comporte avec une aisance impeccable. Chez tous ceux qui ouvrent la bouche en cette tragédie, et particulièrement dans le mélodieux babil des femmes, l'élocution espagnole — je le signale entre parenthèses — est un gazouillis continu, un véritable concert d'oiseaux.

2. Deux sœurs par la naissance appelées à prendre le voile sous la direction de François ; la première fondera l'Ordre monial des Sœurs Clarisses, comme pendant à celui des Frères Mineurs.

qui prend la forme d'une espèce de monologue au spectateur, et dont la réalisation doit amener l'enchaînement subséquent du récit : à savoir que le nouveau-né sera le plus doux des hommes, et un autre, enfanté le même jour, le plus pervers. N'était-ce pas, en quelque sorte, pressentir par là le duel du Bien et du Mal, de la Puissance des lumières aux prises avec la Puissance des ténèbres, lutte dont le dénouement ne saurait s'effectuer en fin de compte que par le triomphe de la Croix ?

Le lieu a changé. Pedro, l'époux, rentre au foyer après un voyage prolongé, apprend des lèvres de Pica qu'il est père d'un fils et court vers le berceau. Ce fils, s'écrie-t-il dans sa jubilation, recevra le nom de François, en l'honneur de la belle France. Il sera de tous les hommes le plus fier, le plus loué, le plus intrépide. La mère, elle, inondée d'un inexplicable avertissement, baisse la tête en silence.

Puis vingt et un ans passent. A une fête donnée pour célébrer l'anniversaire de François, Pica et Pedro causent dans une embrasure, et le père se plaint de la prodigalité de son fils, dont les folles largesses pour fins de charité, remontre-t-il à son épouse, vont ruiner la maison. François paraît, en pure tenue princière du XIIIe siècle, sous les plis presque borgianesques d'une ample écharpe, les reins ceints de la dague italienne, les jambes fermes et hautes, son candide visage couronné des boucles molles d'une chevelure qui lui tombe juste au-dessus des épaules. Mais c'est le rayonnement intérieur diffus sur cette physionomie qui a certainement créé chez l'auditoire une impression inoubliable. Dans une fascinante biographie de Charles de Foucauld, je me souviens que quatre portraits du personnage, à diverses étapes de son existence, faisaient, aussi bien et mieux sans doute que le texte imprimé de l'ouvrage, l'histoire de cette âme tour à tour se cherchant, puis qui se trouve, ensuite s'immole, et atteint enfin au serein équilibre de la sainteté. Or que ne pourrait-on écrire sur l'histoire de l'âme du Poverello telle que nous la retracent les différentes figures assumées l'une après l'autre par Jiménez dans sa magistrale incarnation du jeune mondain adulé d'abord, puis ému pour la première fois devant la misère humaine, et ainsi de suite, jusqu'à son

LE POVERELLO À L'ÉCRAN

emprunt des traits paisibles de l'ascète chez son modèle et surtout jusqu'à la pétrification finale, dans la mort, de ce suave masque, le mieux évocateur peut-être de ce que dut être ici-bas l'image physique du Fils de l'Homme.

François descend donc les somptueux parvis qu'avait escaladés l'ange il y a un peu moins d'un quart de siècle ; sur le dernier degré l'accueillent les vivats d'une joyeuse assemblée venue pour l'élire, par la bouche d'Honorio, roi de la jeunesse d'Assise, et il boit à la santé du jeune comte Ugolino, né jadis le même jour que lui.

La scène nous fait pénétrer aussitôt après dans l'intérieur du magasin de Pedro. Pendant que François écoute les confidences romanesques d'Honorio, un pauvre s'avance et demande une aumône pour l'amour de Dieu. Le visage de François s'illumine. Il donne de l'argent et une pièce de riche étoffe. Le pauvre se retire pourtant et croise à la porte don Pedro, qui entre dans une violente colère de voir que cette précieuse marchandise a été donnée, non achetée — ni même volée, tant est complète la cécité du drapier — et sermonne François. Mais le futur mendiant volontaire se contente de répondre : « Mon père, si un comte vous sollicitait, vous voudriez être généreux. Et lorsque Dieu Lui-même... » Il n'aurait pas eu besoin d'achever sa phrase en présence d'un cœur très dévoué : celui-ci toutefois est endurci, et le malheureux père ne comprend pas.

Tout de suite, brusque changement de scène. Sur la place publique retentit l'appel aux armes, dont un héraut vient donner avis : la chrétienté, proclame-t-il, est en proie au péril des invasions des infidèles. Qui ira combattre le bon combat pour sauver le monde catholique et libérer le saint Sépulcre ? François n'hésite pas. Il coiffe le heaume, endosse la cotte de mailles, et, dans la livrée de soldat de Dieu, avec une grande croix blanche en double sautoir sur la poitrine, prend le commandement de la jeunesse d'Assise.

Oh ! combien cet adolescent n'était-il pas préparé à trouver sur la route de Palestine son chemin de Damas ! Le jeune guerrier fait halte

au bord d'un ruisseau pour éteindre un peu sa soif et s'y rafraîchir. Il a déposé par terre son casque. Dans la calme enceinte d'un rideau de peupliers qui poussent vers le ciel le jet droit de leur feuillage, il s'assied et, les yeux clos, la tête renversée en arrière, tombe dans l'une de ces douloureuses songeries auxquelles il a coutume de succomber quand il rentre intensément en lui-même. « Mon Dieu, dissipez les angoisses de mon âme », a l'air de signifier le pénible sillon qui lui barre le front. Dès lors, un orage s'élève dans la nature, miroir trouble de cette âme. Le fût des hauts arbres bat sur leur tige comme un roseau. L'eau furieuse est secouée de remous. Le sol même tremble et le jour s'obscurcit ainsi qu'il est toujours arrivé, à travers les âges, chaque fois que le ciel a visité la terre. Et une voix, fendant la nue, éclate à l'oreille du rêveur qui sursaute : François, reconstruis mon Eglise ! Cet enfant, à peine un adulte, était mal équipé, je le répète, pour résister aux complaisances de son Créateur. Il s'agenouille, sa silhouette martiale rappelant beaucoup le mâle profil de Jeanne de Lorraine quand elle écoutait les Voix. Son âme n'a jamais cherché, envers Dieu, de compromissions : elle prononce un nouveau Fiat, dans le don absolu d'elle-même.

Maintenant, l'heure n'est pas loin où Satan va diriger contre cette âme ses armes définitives, et où il essuiera sa suprême défaite. La narration abonde en tableaux tous plus prenants les uns que les autres : j'essaye simplement de dégager le fil conducteur du récit. Le croisé François fait volte-face. Sa décision est irrévocable. Les répercussions de son acte, il ne les mesure pas encore. Il calcule naturellement sans la malice venimeuse du monde, lui qui n'a jamais aperçu que de la bonté dans les êtres et les choses. Il ignore qu'au moment où il franchit à dos de cheval les murailles de la ville natale, don Pedro, entouré de son cercle quotidien d'encenseurs et d'aristocrates, s'étend avec orgueil sur les prouesses probables du fils absent, et que chacune de ces présomptions, une fois éjaculée, soulève immédiatement l'écho mielleux d'un membre de la petite cour qui enchérit sur les paroles du marchand. On devine le coup de théâtre que produira devant ces Pharisiens assemblés l'entrée du

LE POVERELLO À L'ÉCRAN

jeune chevalier sur sa monture. Au milieu de la place publique, ce dernier saute à terre et s'avance, à l'hypocrite inquiétude des flatteurs confondus qui le reconnaissent et murmurent : François ! François ! Son père lui demande s'il est malade. — Non, répond-il. — Eh ! bien, pourquoi es-tu ici ? François veut lui parler seul, mais don Pedro insiste pour obtenir sans retard et devant tous des explications. Le fils articule alors résolument ceci : J'ai eu une révélation. — Une quoi ? — Une révélation. Et il relate l'incident de la source et de la Voix.

Comme la fortune et la gloire sont vaines, et qu'il faut peu de choses à un homme qui fut l'idole de ses semblables pour voir en un instant crouler son socle et pour mordre la poussière ! Sur ces faces sceptiques et cyniques, la première trace de surprise a vite fait place à l'incrédulité, l'incrédulité dégénère en courroux, le courroux en vengeance, et dans un geste tristement unanime, cette foule, dont un sourire officiel lacérait tantôt le bas du visage, saisit à présent d'un seul bras des projectiles qu'avec un affreux rictus elle lance au jeune homme conspué et chassé par son père, en vociférant les mots d'ingrat, de renégat et de lâche. Crucifiez-le ! crucifiez-le ! hurla il y a deux mille ans la pègre juive sous les fenêtres de Pilate.

A vingt pas de la place, l'ombre falote d'un sanctuaire abritait un grand Christ de bois. François y pénètre et s'effondre au pied de ce Gibet de la Miséricorde : Seigneur, dit-il, je touche la lie du calice des opprobres. J'ai voulu Vous être fidèle dans l'amertume. Enseignez-moi la voie ! Et subitement, ô merveille ! sur le front ligneux et rigide de la statue court comme un frisson de chair, l'effigie inorganique s'anime, et le Divin Supplicié, relevant, puis tournant un peu la tête, abaisse un regard fugitif sur François. Celui-ci en est transfiguré la durée d'un éclair, et une action de grâces imperceptible, disjoignant les lèvres du jeune homme, scelle en effet le pacte sacrificiel qui vient d'unir pour jamais, dans l'œuvre de la Rédemption, cette nouvelle victime propitiatoire à Celle du Crucifix.

La rupture consentie avec le monde et la répudiation qui va suivre

ne sont, on le comprend, pour François que les conséquences nécessaires de cette libre acceptation de la Douleur épousée dans la chapelle au jour des tribulations et de la honte. Son père exigeait réparation des dettes contractées par l'adolescent dans les accès d'une générosité jugée inconsidérée. Il porte ses griefs chez Son Excellence illustrissime le Primat de l'Eglise de l'endroit, et devant les représentants de toutes les classes de la noblesse groupés autour du prélat a lieu la scène légale de la restitution et du désistement. François a commencé par dissoudre sa société commerciale avec don Pedro. Aujourd'hui, il renonce au monde, à l'héritage maternel, à son père lui-même. Quand je voudrai désormais, ajoute-t-il, prononcer le doux nom de père, je dirai seulement : Notre Père qui êtes aux cieux !

Mais les Saintes Ecritures ne recèlent-elles pas cette profonde parole : J'ai suivi mon Sauveur dans la tristesse, je l'accompagnerai dans la gloire ? Son dépouillement est à peine consommé, que François accède véritablement, dès le séjour terrestre, au trésor essentiel, au réservoir inépuisable de toute consolation et de toute allégresse. L'épreuve sera rude, et le sentier de la perfection hérissé d'aspérités : le jeune homme détient toutefois la constance voulue pour que d'aussi remarquables prémices germe sans délai une récolte surabondante de bénédictions. Il reparaît — et nous ne le trouverons plus autrement — sous les haillons déchiquetés d'un mendiant, tendant la main à qui le croise. L'humeur des passants peut tour à tour l'exaucer ou le repousser, qu'importe ! Rencontre-t-il un dénuement plus complet que le sien ? Il se dépossède aussitôt de sa maigre pitance. Un soir, une pluie torrentielle apitoie sur ce vagabond deux adolescents destinés à devenir ses disciples : signe avant-coureur de la Moisson, ceux-ci devant être les premiers à tout quitter, comme leur maître, pour l'amour de Dieu ! Les années s'envolent. La pieuse phalange des robes de bure grandit ; d'une poignée qu'elles furent à l'origine, un nombre imposant se répand maintenant à travers le monde. François, avec l'approbation de Rome, va faire retentir le verbe de vérité au milieu des orgies des monarques et sous la tente des nomades. Et quand il a

LE POVERELLO À L'ÉCRAN

dispensé aux hommes son bienfaisant ministère, il prêche aux bêtes, d'après la gracieuse tradition dont se sont emparés le musicien Franz Liszt, et des peintres de l'envergure d'un Bellini, d'un Corrège, d'un Giotto, d'un Fra Angelico, qui nous le montrent donnant à la fin d'un sermon, par un grand signe de Croix tracé dans l'air, la permission aux oiseaux de partir, ou entretenant et s'attachant les fauves, tel ce fameux loup des FIORETTI, que nous voyons lui lécher la main.

Même s'il ne cesse cependant d'exulter dans la souffrance, François n'a pas accompli tant de pérégrinations, ni traversé tant de jeûnes et d'intempéries, sans qu'une terrible trace ait fini par en rester marquée sur sa figure. Moins de dix ans ont suffi pour amener chez l'apôtre une vieillesse prématurée. C'est un homme encore capable de se défendre contre les infirmités décisives qui gravit le calvaire des Stigmates : car pour celui-là, son Golgotha sera aussi son Thabor. Mais lorsque, sur la colline sacrée, le clou de rais enflammés, dardant du ciel sa pointe lumineuse à travers les mains et les pieds sanglants du saint en extase, lui a troué les membres de part en part, c'est un homme brisé qui redescend la pente du crucifiement, soutenu aux bras par deux disciples.

De beauté en beauté, l'action dès lors procède sans lenteur vers un dénouement inéluctable. On se souvient d'Ugolino, jeune comte d'Ombrie dont la vie criminelle avait rempli Assise d'un fracas de scandales, à l'époque, précisément, où les vertus de François y fleurissaient dans le silence. Les deux hommes étant — je le rappelle — du même âge, Ugolino a donc passé, non seulement sa jeunesse, mais sa maturité à prendre au piège de la perfidie toute droiture et toute innocence : la chasteté des femmes, la confiance des hommes, rien n'a trouvé grâce devant ses yeux. A l'heure où François, aidé de deux frères de son Ordre, traverse la place publique pour rejoindre quelque part son pauvre grabat, un lépreux, agitant une clochette qui sème la terreur et met tout en fuite sur ses pas, s'avance à l'autre extrémité de la place. L'infâme Ugolino, à moitié ivre entre les complices quotidiens de sa débauche, est indigné à la vue d'une nouvelle loque humaine qui erre de par la ville, et, incitant les autres

à lapider cette plaie ambulante, lui jette la première pierre. Sa pierre, avec le pauvre persécuté, vient rouler aux pieds de François. Le stigmatisé se penche. Oh ! ce visage qu'envahit et nimbe déjà, dans la cagoule, le reflet des corps glorieux, combien le spectateur doit faire effort sur soi pour en détacher son regard !¹ On songe à certaine tête barbue d'évangéliste sculptée par notre Louis Jobin, sinon au célèbre Moïse de Michel-Ange, alors peut-être que, suivant la fresque grandiose et anthropopathique de l'EXODE, le patriarche venait de contempler Yahweh *par derrière*. C'est le visage de justice de Moïse, mais adouci par Jésus.

Le sinistre rire d'Ugolino a plané sur la scène de la guérison du lépreux qu'il traquait. Il continue d'égrener son carillon diabolique durant une soirée d'apparat qui a lieu au château comtal. Ugolino saisit les pincettes pour attiser le feu, car une dame de ses convives a froid. Et soudain, ô horreur ! ô rétribution épouvantable ! ô châtiment d'une succession ininterrompue de sacrilèges ! L'hôte infernal s'écroule, les yeux rivés sur ses cinq doigts qui, au contact accidentel de la flamme, ne lui ont causé aucune sensation de brûlure. Un son rauque sort de sa gorge : La lèpre ! Ce cri, en creusant le vide autour de la table, fait un désert autour du monstre. Mais, édifiant retour des choses ! Victoire exquise de la charité, au lendemain de l'assouvissement de la justice : Ugolino malade se repent et, sans rien demander que le pardon du Poverello mourant, sera guéri dans son corps et dans son âme aux mains transpercées de François.

1. Je ne puis résister au plaisir de tenter de mémoire l'analyse du jeu de physionomie indéfinissable de Jiménez en cette occasion de la première guérison qu'il opère au nom du Pauvre d'Assise. L'art consommé de l'acteur se serait bien gardé de reconstituer le miracle initial exactement comme il jouera par la suite les répétitions de cette circonstance. Plus tard, son attitude en prodiguant les faveurs dont une délégation de pouvoirs du Très-Haut le rend dépositaire ne respirera qu'un sentiment : la Foi ! Mais l'impression ici est toute différente. En effet — ineffable paroxysme de cette humilité sans alliage ! — le premier mouvement du thaumaturge après l'Acte est de s'accuser intérieurement : « Qu'ai-je fait, ô mon Dieu ! pour mériter ce terrible exercice du droit de vie et de mort sur mes semblables ? » Son regard où, avant et durant l'Intervention, l'on a pu saisir de la pitié, la lueur d'une incertitude, puis l'unique recueillement de l'oraison, à présent dis-je, aussitôt l'imposition manuelle terminée, quand l'infirme régénéré s'écroule en sanglotant aux pieds du guérisseur et que lui-même peut douter de l'irrésistibilité de son propre attouchement, ce regard s'excuse, semble-t-il, d'attester ainsi le secret apanage d'une Force d'élection ; on sent que l'extrême pudeur de François, que sa simplicité totale souffrent, pour une seconde, d'avoir eu à porter personnellement témoignage de la Divinité.

LE POVERELLO À L'ÉCRAN

Car François se meurt. « Je sens que l'instant est proche », a confié le Bienheureux dans un soupir. Une foule recueillie se presse aux portes du monastère, dans l'attente de quelque sourire du ciel qu'elle croit devoir saluer l'essor vers l'Au-delà de cette belle âme. François dit encore : « Que l'on me porte dans le verger ! » Et une fois dehors, pendant que les oiseaux chantent, au milieu de la nature qu'il a tant chérie, son cœur exhale une hymne d'amour et de gratitude envers l'Auteur de la création : « J'ai voulu revoir la munificente mansuétude des choses ; le feuillage des arbres ; la fuite des nuages ; le soleil. Père, reçois mon âme ! » Et il expire.

Il expire dans son corps. Le rideau tombe en effet sur sa mort, qui est comme une ode à la joie, une exubérance, une lévitation de tout l'être par le désir, tellement cette apothéose baigne tout entière dans la tendre atmosphère de l'abandon à la Volonté supérieure, et tant il s'en dégage une leçon dynamique comme un jaillissement : la chrétienne leçon de l'Espérance ! Mais quand ce serviteur du Seigneur a rendu le dernier souffle, son âme, une transparence de son âme qu'il avait si béatiquement recommandée à Dieu, surgit tout à coup, ainsi qu'un symbole, marchant sur le tapis ouaté des nuées, avec la transparence, le fantôme du loup ami à ses côtés. Et le message qui vient, de fait, gratifier l'auditoire suspendu aux lèvres de François tient en quatre mots : Mes Frères ! Paix et Charité !

Voilà quel spectacle nous a présenté en fin d'année 1946, au programme d'un modeste cinéma de la capitale canadienne¹, le réalisateur mexicain Calderon, servi à souhait par une interprétation qui emporte d'assaut les suffrages les plus récalcitrants, et par un scénario dans lequel l'histoire et le folklore rivalisent de documentation et de charme pour mettre sur pied une œuvre où la véridicité s'allie à une rare valeur esthétique. De tels motifs n'autorisent-ils pas la conclusion qu'il faut à tout prix — et j'insiste intentionnellement sur le terme — que, loin de moisir dans

1. Le film avait déjà tenu l'affiche dans la métropole, mais sans encaisser, pensons-nous, là ou ailleurs, les acclamations ni la recette qu'il mérite.

les tiroirs de nos cinéthèques outaouaises ou montréalaises, ce film fasse une petite fortune chez nous, particulièrement en notre orthodoxe province française. Ce serait une manière de donner l'accolade, par-dessus des milliers de milles de continent, à une nation australe de l'Amérique en qui se reconnaissent bien les fils de la catholique Espagne et les héritiers du souverain génie de cette race radieusement vivante sur notre hémisphère. Et à l'exemple du pauvre François comment, en terminant, formuler ici nos vœux enthousiastes d'avenir mieux que par une prière ? Puissent ces magnifiques promesses ne pas mourir, mais qu'elles portent, selon l'austère parole de Psichari : *des fruits d'éternité !*

Jeannine BÉLANGER

Les Juifs au Canada

De tous les groupes ethniques dont se compose la population canadienne, l'élément israélite est certainement le moins connu et le plus méconnu. Ce fait, cette attitude ne nous est point particulière : expression statique de l'antisémitisme, elle est universelle comme lui. L'antisémitisme est une maladie de l'esprit que le chrétien a reçu de peuples anciens et qui s'aggrave chez lui de surnaturelles complications. Car à nous chrétiens les Juifs sont unis par l'héritage commun de la Révélation, par les promesses sans repentance concernant Israël et les nations et enfin par la personne du Christ. Par ses prophètes, ses législateurs, ses poètes saints, et par les apôtres, Israël est inséparable de l'Eglise ; nous sommes pénétrés de lui jusqu'en nos sources les plus profondes, jusqu'en nos règles de vie les plus exigeantes.

A l'image du Christ qu'il figure de tant de façons, Israël demeure un signe de contradiction. La prédilection de Dieu lui accorde un droit d'aînesse sur l'humanité entière, lui confère le don de l'Esprit et lui confie l'œuvre de l'Incarnation et la tâche messianique. Ce choix, ces honneurs divins comportent des risques tels qu'aucun peuple n'en courut jamais. Notre envie sans pudeur lui reprochera plus tard d'avoir trébuché sur la pierre d'achoppement. Ainsi donc les Juifs, tour à tour fidèles et idolâtres, récompensés et punis, maudits et pardonnés, visités et apparemment livrés à eux-mêmes, se sont-ils pour ainsi dire installés dans la jalousie de Dieu ; puis, quand le Christ s'est montré parmi les siens, ils ne l'ont pas reconnu et leur aveuglement le mit à mort. Du point de vue de l'éternité, ils agissaient comme bourreaux-délégués de l'humanité, mais la prédestination n'empêche pas le crime et les prophéties se réalisent à la lettre : la dispersion, commencée avant Jésus-Christ, éparpille Israël sur toute la terre où il est partout malvenu et victime de la haine, de la médisance, de la calomnie et de l'ignorance. Cependant, tandis que le temps abolit une à une les civilisations, Israël, qui n'est ni une civilisation ni

une nation, subsiste toujours, assuré d'une irréductible identité. En cela il n'est pas seulement signe de contradiction pour le monde, mais contradiction pour lui-même. L'heure de la plénitude annoncée par l'Apôtre n'est pas venue et d'ailleurs ni les Juifs ni les Gentils ne semblent vouloir la hâter. Mais, en attendant la conversion prédite, ne faut-il pas qu'Israël soit fidèle à sa propre infidélité sous peine de perdre et sa personnalité et son droit d'aînesse ? Quel destin plus tragiquement providentiel ? Si nous autres Gentils nous sommes constamment remplacés, si notre nécessité est passagère et si les contingences de l'histoire nous bouleversent, nous ensevelissent et parfois nous renouvellent, Israël, lui, est unique, irremplaçable et son risque est à jamais absolu.

Les mystérieuses implications surnaturelles du destin juif échappent à l'emprise de la conscience populaire, obscure et simpliste. L'âme opaque des masses (instruites ou non) et leur à peu près intellectuel (qui n'a rien d'une véritable approximation) les rendent aisément perméables à l'influence démoniaque, laquelle en certains cas agit comme un infallible instinct. Un instinct de conservation à l'endroit de la vérité qui délivre, trouble, dérange et met en danger. L'antisémitisme est ignorant et son refus entêté de savoir va bien au delà de son but après l'avoir atteint, révélant ainsi une habileté surhumaine. A l'abri de la lumière, l'antisémitisme s'exerce avec assurance, qu'il soit passion violente ou, comme le plus « normalement », attitude, état d'esprit ; en outre il juge Dieu, déplore les préférences divines, s'arrogue la « vengeance » de Dieu (oubliant et le pardon du Calvaire qui fait suite aux malédictions et le sort terrible invariablement réservé aux persécuteurs du peuple à jamais choisi) et enfin détourne du Livre où parle l'Esprit. En effet, que Marie et Jésus soient juifs gêne l'antisémite comme une ineffable inconvenance ; l'énormité de cet impair de Dieu le porte à négliger l'humanité du Sauveur remplacée par un schéma plus ou moins artificiel ou abstrait. Un réflexe analogue le détache de la Bible dont, par une diabolique prudence, la majorité des catholiques se méfient. Pour le chrétien la haine du Juif entraîne invariablement un appauvrissement spirituel.

LES JUIFS AU CANADA

En plus de sa valeur en tant que livre de la Révélation, la Bible est le principal document israélite sans lequel toute connaissance des Juifs porte à faux. Quant au reste, quant aux œuvres profanes de tout ordre par lesquelles les Juifs s'expriment, ici comme ailleurs, on y oppose une fin de non-recevoir ou un parti pris d'à peu près, de déformation hypocrite et sournois. Il y a certes des exceptions que nous n'oublions pas, surtout parmi les savants et les artistes, et la situation actuelle des Juifs au Canada est telle que certaines évidences ne souffrent pas de refus. Mais ce qui n'est pas évident, ce qui exige quelque recherche, ce qui suppose un intérêt humain intègre, préservé des mutilations bien-pensantes, on se garde soigneusement de s'en convaincre. S'il en est ainsi des réalités contemporaines, que dire du passé ? Hormis quelques spécialistes et curieux on ne savait rien jusqu'ici du rôle plus qu'honorable des Juifs dans l'histoire du Canada. Reconnaissons d'autre part qu'il appartenait d'abord aux Juifs eux-mêmes de nous révéler leur présence historique. L'ouvrage de M. B. G. Sack¹ arrive opportunément et contribuera, espérons-le, à une compréhension, à un rapprochement que non seulement la religion impose, mais aussi un élémentaire devoir social. Le premier volume seul étant paru, nous nous contenterons de quelques indications sur le caractère et l'aspect de cette histoire des Juifs au Canada.

L'auteur est le premier à tenter un travail d'ensemble et lorsqu'il l'entreprit la bibliographie existante consistait en quelques monographies, articles et notices, dont le point de départ était généralement l'occupation anglaise. Personne n'ayant encore étudié le régime français par rapport à l'histoire juive, la documentation, éparpillée en de multiples sources, étendue en pistes ténues et bien souvent décevantes, allait être encore plus difficile à réunir pour cette époque. Labeur d'autant plus ingrat que l'auteur n'ignorait pas qu'il se trouverait longtemps limité à la petite histoire, puisqu'en 1831 on ne comptait encore que cent sept Juifs dans le Bas Canada. La première partie de l'ouvrage se ressent fâcheusement

1. Edité par le Canadian Jewish Congress, Montréal, 1945.

d'une accumulation de menus faits et d'incidents dignes des livres de raison.

Cependant, comme presque partout dans le monde, les Juifs prirent bientôt au Canada une importance sans proportion avec leur nombre, toujours fort restreint jusqu'à la fin du siècle dernier. On verra quel sûr patriotisme les animait et comment, loin d'agir en étrangers sans attaches avec leur pays d'adoption, ils s'insérèrent tout naturellement dans le double courant de notre évolution historique. Et c'est ce qui fait l'originalité de leur position, car peu sollicités par les antagonismes anglo-français, ils semblent avoir éprouvé très tôt le juste sentiment de la vraie nationalité canadienne.

Les premiers Juifs dont on découvre les traces en Nouvelle-France furent des descendants de Marranos, Israélites de la péninsule ibérique plus ou moins convertis au catholicisme et largement assimilés dans le sud-ouest de la France et ailleurs. D'après M. Sack, un des premiers missionnaires débarqués au Canada, le jésuite Biart serait d'origine juive. « His name », écrit-il, « recalls a place in Spain where a Jewish community existed before the expulsion of 1492. This name had infiltrated into France through the Marranos who everywhere adopted the names of the places from which they had been expelled, such as « Tolodano », « Valenci », « Almercydo », and so on. The Jews of Bejar, which was situated south of the Spanish province of Salamanca, had migrated there by way of Navarre. In the course of time their name underwent various modifications such as Bérard, Brard, Bérardi, Bérardo, Bart, Biard or Biart, and others ». Quant aux autres descendants de Marranos leur assimilation, facilitée par le lien religieux, fut rapide et quelques noms seulement permettent de les retracer.

A vrai dire, l'immigration juive commence avec l'arrivée, en même temps que le général Amherst, d'un petit groupe de Juifs séphardiques. Certains d'entre eux se virent confier l'approvisionnement de l'armée. Après la conquête, les Juifs vinrent s'établir à Montréal, à Québec et à Trois-Rivières, où la famille Hart allait devenir célèbre.

LES JUIFS AU CANADA

Avant d'entamer l'histoire du régime anglais, l'auteur consacre deux chapitres remarquables au Juif Abraham Gradis, armateur et commerçant de Bordeaux dont le père avait été fait citoyen de la ville en vertu d'un privilège insigne. Personnalité exceptionnelle. Abraham Gradis avait cette qualité qui manquait tellement à l'entourage de Louis XV : le sens de l'empire. S'étant voué à la sauvegarde des colonies négligées, sa prévoyance et son sentiment très aigu des intérêts vitaux de la France l'incitèrent à se soucier particulièrement du Canada. Aussi, de 1744 à la capitulation, ses navires ne cessèrent d'amener des secours à la colonie. Durant la guerre de Sept Ans, Gradis se dépensera sans compter pour la Nouvelle-France, multipliant les démarches à la cour et auprès des ministres du roi, frétant à grands frais des navires dont beaucoup étaient interceptés ou coulés, recrutant même des troupes, intervenant à Londres en faveur des prisonniers français, assumant les frais de l'amélioration de leur sort et s'endettant et compromettant sans hésitation sa fortune. Par lettres patentes de Louis XVI accordant la pleine citoyenneté à la famille Gradis et par les témoignages de ses historiens, la France reconnut les services de l'armateur de Bordeaux. Nous ne pouvons en dire autant.

Les débuts de la colonie juive furent très humbles. La synagogue érigée à Montréal en 1777, la seule au pays durant quatre-vingts ans, fut longtemps le centre d'une vie aride et stérile selon la « manière » sépharidique aux principes aristocratiques, minutieux et sévèrement orthodoxes. Ainsi Israël, partagé entre la stagnation d'une foi périmée et le dynamisme économique et intellectuel de sa race, commençait à jouer en terre d'Amérique son drame éternel.

Dès lors on trouve les Juifs mêlés à tous les événements importants. Durant la guerre de l'Indépendance américaine ils se rangent en majorité du côté anglais et plusieurs figureront parmi les Loyalistes. Une fois de plus on leur confie l'intendance de l'armée. Ils se répandent petit à petit bien que l'immigration soit nulle. La question juive se pose pour la première fois en 1807 lors de l'élection d'Ezéchiél Hart à l'Assemblée législative et les débats subséquents ont à nos oreilles un son tristement familier.

Mais en 1832 les Juifs accédaient à la pleine citoyenneté, vingt-cinq ans avant leur émancipation en Angleterre. Entre-temps ils combattent avec nous durant la guerre de 1812, simple soldats, officiers, voire commandants de régiments.

Les influences contraires des milieux français et anglais et une double reconnaissance les divisent lorsqu'il s'agit de prendre parti en 1837. Ils ne peuvent oublier l'égalité des droits accordés par le parlement, ni l'appui de Papineau et de la majorité canadienne-française à l'Assemblée. On complotait chez Ezéchiel Hart, à Trois-Rivières, et son fils Adolphe assumait la défense des rebelles arrêtés. Mais, d'origine anglaise pour la plupart, les Juifs se rangèrent en majorité dans le camp loyaliste. L'histoire ne leur a-t-elle pas donné raison ?

Vers le même temps on relève les noms des premiers médecins et avocats juifs. Puis, sous l'impulsion du rabbin Abraham de Sola, la vieille congrégation séphardique de Montréal connut un moment d'éclat. Ce qu'il dut bouleverser ses vénérables aînés ce jeune homme ardent, lettré, savant bibliste et écrivain fécond ! Il fut professeur d'hébreu et de littérature rabbinique et lecteur en littérature espagnole à l'université McGill. Un an après son arrivée à Montréal, l'extraordinaire rabbin avait publié un traité de zoologie biblique, ce qui doit expliquer en partie que la Société d'histoire naturelle du Canada le compte parmi ses anciens présidents !

Le cas du rabbin de Sola et plusieurs autres assez surprenants supposent un climat remarquablement libéral. Nous ne pouvons nous empêcher de citer un petit fait significatif à cet égard : de 1858 à 1882, le maire du Cap des Rosiers, en Gaspésie, fut William Hyman, un Juif.

Une immigration lente et continue augmenta sensiblement le nombre des Juifs askénaziqes (d'origine anglaise, allemande et polonaise) et modifia l'aspect de la colonie. A l'encontre des séphardiques les nouveaux venus étaient pauvres et taxaient lourdement les modestes ressources des associations de bienfaisance juives. L'immigration s'accrut notablement en 1877 et devint massive sur la fin du siècle, au temps des pogromes

LES JUIFS AU CANADA

russes et des crises antisémites européennes. Un autre Juif arrive, celui de l'est, moins touché encore que ses prédécesseurs par la culture occidentale, plus instruit de sa religion, plus attaché à ses traditions, plus fier encore de ses origines. Grâce à cet apport et du fait de la création d'une couche prolétarienne parmi les Israélites canadiens, l'élément juif s'apprêtait à faire d'énormes progrès en tous les domaines et à acquérir sa physionomie définitive. Car le Juif, en dehors de ses caractères permanents, de ses fidélités essentielles, est l'homme de la Diaspora au visage toujours reconnaissable mais innombrable.

Débordé par un afflux soudain de réfugiés, les communautés d'Angleterre, encouragées en cela par la politique accueillante du gouvernement, se déchargèrent d'une part « généreuse » de leur fardeau sur celles du Canada. Terrible le sort de ces pauvres errants qui épuisaient, qui usaient par leur nombre la charité de leurs coreligionnaires, qui pour vivre durent se plier à une honteuse exploitation de la part des leurs, qui se virent refoulés d'une ville à l'autre, qui souvent commencèrent leur nouvelle vie sur cette terre promise de paix et de dignité en des conditions préfigurant les camps de triage de l'Europe contemporaine. Mais qu'est-ce que la simple misère à côté de la persécution systématique ?

Avec la persévérance et l'opiniâtreté qu'on leur envie, avec cette incroyable dureté envers soi qui inquiète et indispose les superficiels, ils se débrouillèrent, comme on dit. A ce propos, l'auteur déclare qu'aucun immigrant juif ne fut jamais à charge au pays.

Tels étaient les envahisseurs menaçants dont parlait la presse du temps. Ce temps, c'était celui de l'affaire Dreyfus, des débuts du Sionisme. Sentant le besoin de s'affirmer et de se défendre devant une hostilité grandissante, les Juifs fondèrent leur premier journal à Montréal. Les dernières années du siècle virent également la fondation d'une congrégation appartenant à la réforme libérale. Sur ces événements se clôt le premier volume de l'ouvrage de M. Sack.

Notre bref aperçu laisse dans l'ombre quantité de questions et de faits importants et ne saurait donner une juste idée du travail très fouillé

de M. Sack. Nous voulions surtout dégager une conclusion qui s'impose dès maintenant à l'esprit, à savoir que les Juifs ne sont pas étrangers à notre histoire et que les vieilles communautés étaient capables de transmettre aux tard venus une authentique tradition judéo-canadienne.

Sans doute passionnant pour l'Israélite, fort intéressant pour l'initié, le premier volume de cette histoire des Juifs au Canada paraîtra peut-être d'une lecture laborieuse au grand public. Les nombreuses listes de noms, plusieurs esquisses biographiques, les copieux extraits de minutes et d'archives risquent de n'intéresser que médiocrement. À côté de l'ensemble cela est sans gravité. Nous reprocherons plutôt à l'auteur de ne pas éclairer suffisamment l'aspect religieux de son sujet. Par exemple, il ne dit que quelques mots sur les particularités séphardiques et askénaziques. Le non initié ignore en quoi les séphardin diffèrent des askénazin, par quelles caractéristiques rituelles, culturelles, etc. Le profane se demande quelles nuances distinguent les orthodoxes des conservateurs. Que sait-il du libéralisme et de la réforme, de cette tentative (nous allions dire tentation) d'abolir le drame d'Israël en sortant de l'impasse traditionaliste ? Questions du plus haut intérêt, puisqu'elles expriment la foncière originalité juive. M. Sack devra y répondre s'il veut atteindre son but ; il ne peut ignorer à quel point la connaissance du Juif est vague et fautive chez nous. Reproches peut-être trop hâtifs, le second volume abordant une période presque contemporaine on ne voit pas comment l'auteur négligerait ces problèmes essentiels.

On ne s'offusquera pas de l'intransigeance que manifeste ici et là l'auteur en matière de foi. Cette fermeté est un gage de vérité. Et n'est-ce pas le vrai Juif, le Juif à la nuque raide qu'il s'agit pour nous de connaître ? À notre avis seule une invincible antipathie, c'est-à-dire de mauvaise foi, trouvera au ton de M. Sack une désagréable allure d'apologie. Toute affirmation contraire à un préjugé ambiant frappe toujours comme une exagération ou un plaidoyer en faveur d'une cause douteuse. À ce point de vue les chrétiens qui s'efforcent de rendre justice à Israël sont dans le même cas que les écrivains juifs. Quant à nous, notre sympa-

LES JUIFS AU CANADA

thie à l'endroit des Juifs ne provient pas d'un parti pris de philo-sémitisme aveugle ou d'une sentimentalité quelconque dénuée de tout esprit critique. Inutile de chercher bien loin pour trouver à redire aux Israélites, comme d'ailleurs à qui que ce soit. Mais la bonne foi ne saurait se laisser arrêter ni par les suspicions les plus graves et les plus justifiées de l'histoire ni par un style de vie, souvent fort détestable, commandé par un atavisme oriental encore prédominant (la bonne volonté de beaucoup se brise sur cette « différence » purement extérieure ; elle ne résisterait pas plus au comportement des peuples orientaux depuis les Arabes, frères de sang des Juifs, jusqu'aux Indous, parents des peuples aryens). La curiosité objective va au delà et découvre en Israël un destin spirituel sans égal, une permanence humainement inexplicable, des souffrances sans nom, une angoisse deux fois millénaire, une contribution magnifique au bien commun de l'humanité, de remarquables qualités de race et une majorité de pauvres que la malveillance lui dénie. Refuser de reconnaître tout cela, c'est se faire complice des pires bassesses humaines, car qui peut se vanter d'indifférence devant le Juif ? Quand il s'agit d'Israël on ne devrait jamais oublier que, dans cette histoire, c'est Dieu qui a commencé. Et qui veut être juste se dit que depuis Abraham, Isaac et Jacob, Israël est un peuple provoqué.

En terminant, formulons le vœu que M. Sack donne un jour de son histoire des Juifs au Canada une version allégée, spécialement adaptée au public de langue française. Sa sympathie intelligente à l'endroit des Canadiens français devrait lui rendre facile une tâche qui complétera son œuvre en lui conférant le rayonnement qu'elle mérite.

Jean LE MOYNE

Dans la cour du Vieux-Colombier

Promenade dans Paris avec Madame Gustave Cohen. Au départ, un spectacle de rue nous impressionne défavorablement : une pauvre, vêtue d'un vieux « trench-coat » masculin en lambeaux, penchée sur une poubelle. Elle mord à une arête de poisson avec une avidité bestiale. Un gamin passe et repasse derrière elle en criant de sa voix acide toute proche de la mue : « *L'Humanité ! Lisez L'Humanité !* » Le contraste est si grotesque entre la prétendue humanité exprimée noir sur blanc par les politiciens et les journalistes et l'inhumanité de cette scène que nous en aurons le cafard pour une partie de la journée et que longtemps j'entendrai la voix traînante et faubourienne du petit crieur de journaux. Et impossible de rien faire pour cette malheureuse. Car non seulement les tickets d'alimentation sont nécessaires pour acheter quoi que ce soit, mais il faut également être inscrit chez les marchands des diverses denrées. A Paris, les petites gens dont le maigre revenu ne permet pas de se ravitailler au marché noir, sont captifs de leur misère.

Nous voici au *Vieux-Colombier*, sur la rue du même nom, pour y voir une exposition de peinture surréaliste, qui se tient dans le hall d'entrée, préparée par une grande conférence de Maurice Nadeau, qui vient de publier une remarquable et anecdotique *Histoire du Surréalisme*. Mais nous trouvons porte close. Il faut se contenter de s'écraser le nez sur la vitre pour essayer de voir un peu à l'intérieur. Ce n'est sans doute pas la bonne heure ou la bonne journée. Ici, on ne sait jamais.

En veine de pèlerinage, nous entrons tout de même dans la cour du *Vieux-Colombier*. Diverses portes conduisent au bureau du directeur, aux ateliers, au secrétariat. Tant de fantômes peuplent encore cette cour. Ici, Jacques Copeau, il y a trente ans, commença sa croisade contre la médiocrité, la veulerie, le naturalisme, la tranche de vie, le faisant des pièces de boulevards. Ici sont venus La Duse, Blanche Albane, Suzanne Bing, Ludmilla Pitoëff, Valentine Tessier, Charles Dullin, Louis Jouvet, Georges Pitoëff, André Obey, Henri Ghéon, Jules Romains, Georges

DANS LA COUR DU VIEUX-COLOMBIER

Duhamel, Gordon Craig, Adolph Appia, André Gide, Roger Martin du Gard, pour ne nommer que ceux-là. La promenade mélancolique du début se transforme en cortège funèbre, en procession de fantômes, revenants d'un monde qui se défait au fur et à mesure qu'il se crée et qui vit par le souvenir. Ingratitude du métier de comédien.

Le long du mur, on a appuyé les décors du dernier spectacle, toiles peintes maintenant dépouillées de leur poésie et de leur mystère, et qui sont l'envers du rêve. Dans un coin de la cour, grignotant des feuilles de choux, deux lapins blancs remplacent les colombes symboliques...

Et tout ceci serait bien mélancolique si, soudain, ne venait à nous, s'appuyant à sa canne, Suzanne Bing, que j'ai rencontrée la veille, et qui me reconnaît malgré ses faibles yeux, Suzanne Bing qui toujours parle de Copeau comme d'un dieu. Elle n'a pas le temps de causer, nous lui ferions manquer la messe à Saint-Sulpice, mais si je veux bien aller chez elle, en fin d'après-midi, boire une tasse de café, elle a quelque chose à me dire.

Nous la quittons pour aller à Notre-Dame regarder une fois de plus les beaux vitraux et tout le peuple innombrable des statues qui ornent les divers portails. Voici, une fois de plus, les vierges sages et les vierges folles, saint Michel pesant bonnes et mauvaises actions et toutes ces allégories dont le moyen âge raffolait et dont son théâtre témoigne : saisons, travaux agricoles, vertus et vices, la synagogue, yeux bandés. Et voici saint Marcel, saint Etienne, la Vierge, Salomon, la reine de Saba. Dernière surprise : au tympan du portail nord, rue du Cloître, *Le miracle de Théophile* fixé dans la pierre par un tailleur d'images contemporain de Rutebeuf, en même temps que ce dernier, sur le pupitre incliné, le burinait dans des vers inoubliables, dignes du meilleur Villon. Des souvenirs du *Vieux-Colombier*, nous voici, sans le vouloir, évoquant les débuts des Théophiliens.

De Notre-Dame, nous traînons un peu le long des quais, où les petites boîtes de livres, couvercles dressés, nous retiennent. Des gens pêchent à la ligne et des badauds, penchés sur le pont, regardent passer

les péniches. Des feuilles mortes s'en vont à la dérive, comme les saisons. Depuis quelques jours, les marronniers perdent abondamment leurs feuilles. L'âcre odeur des feux parfume délicieusement Paris.

Nous feuilletons un Huysmans de luxe, édition numérotée, avec gravures. Je mets la main sur la première plaquette de vers de Robert Goffin, *Jazz-Band* (1922), préfacée par Jules Romains. Dans une autre boîte, une étude déjà ancienne sur Villon et l'argot. Un vieux bouquiniste nous offre une édition de Rabelais. « Cet éditeur était un génie, nous dit-il. Il a compris que Rabelais écrivait pour le peuple ; il est le premier à avoir fait une édition bon marché de son œuvre complète ». Nous n'avons pas le temps de vérifier. Midi approche : il faut rentrer. Mais pas avant d'avoir fait un grand tour dans le Paris vieillot. Nous resaluons les ruines de Cluny, Saint-Julien-le-pauvre, Saint-Séverin, que monographia Huysmans. L'Impasse Rassembleuse excite notre curiosité : un étroit couloir crasseux, sans sortie, véritable invitation au crime. Villon dut s'y embusquer pour navrer le guet ou lanterner les passants attardés. Délicieuse litanie des vieilles rues de Paris : Gît-le-cœur, évocateur de drame d'amour et de mort ; de la Huchette, plutôt mal famée ; de Buci, grouillante de bonnes femmes, filet au bras, qui vont aux provisions : odeur de poissons et de vieux légumes ; de Hautefeuille, hantée par Baudelaire...

* * *

Tel que convenu, je retourne au *Vieux-Colombier*, vers quatre heures, voir Suzanne Bing.

Elle veut me dire que la tradition de Jacques Copeau n'est pas morte, d'abord parce que tout ce qui se fait aujourd'hui de bien et de propre, même si on ne le dit pas toujours, est sorti de son enseignement et de son exemple. Et qu'ensuite il y a Jean Dasté, l'époux de Marie-Hélène Copeau, qui continue l'œuvre de son beau-père. Le théâtre est d'ailleurs une tradition dans la famille Copeau. Marie-Hélène a contribué à la réalisation de plusieurs spectacles de valeur, soit comme comédienne, soit comme costumière. Je me rappelle avec quelle grâce, quelle fermeté

et quel naturel elle interprétait le rôle de la Marquise Cibo, dans *Lorenzaccio*, chez Baty. La scène où elle tient tête à son beau-frère de cardinal, qui oublie trop facilement ce qu'est le sacrement de pénitence, est un grand moment de théâtre et la longue robe rouge de l'homme d'Eglise se détachant sur le velours noir drapé par Baty a quelque chose de machiavélique et d'inferral.

Jean Dasté, qui a été des *Quinze*, issus du cuvier de Pernand, a fondé la *Compagnie de la Saison Nouvelle*, qui a parcouru la Touraine et la Bourgogne, du 6 août au 6 septembre 1942, avec *Le médecin malgré lui* de Molière et *Arlequin magicien*, écrit par Jacques Copeau en s'inspirant d'un canevas de la *Commedia dell'Arte*. Les 21 et 22 juillet 1943, nous trouvons la jeune compagnie à Beaune, en Bourgogne, pour célébrer le 500^e anniversaire du célèbre hospice fondé par le chancelier Rollin, en 1443.

Jacques Copeau avait écrit un texte pour la circonstance : *Le Miracle du pain doré* qu'il monta sur un dispositif d'André Barsacq, en un spectacle grandiose qui durait toute la journée. Il tenait même le rôle du meneur de jeu, costumé en héraut qui vient lire à la population rassemblée la charte de l'hospice. Tout était réglé minutieusement. L'entrée du public, le défilé des autorités religieuses et civiles faisaient partie du spectacle. Copeau retrouvait ses grands moments du *Mystère de sainte Ulive* et du *Savonarole* qu'il alla monter en Italie, en 1933 et en 1935, à l'occasion du Mai florentin.

Installée maintenant à Grenoble, dans la Maison de la Culture, la jeune compagnie prépare son premier spectacle. Ce sera *Noé* d'André Obey, spectacle d'ouverture des *Quinze* en 1951. Jean Dasté y tenait le rôle de Japheth. Jacques Copeau y avait prononcé deux émouvantes conférences qui parurent en volume sous le titre : *Souvenirs du Vieux-Colombier*. Il viendra aussi à Grenoble inaugurer la saison de la nouvelle troupe par une conférence. Ainsi se renoue la tradition.

Il leur a d'ailleurs confié une pièce que les *Quinze* ont présentée en tournée, en Suisse et en Belgique, mais qui n'a jamais été donnée à Paris.

C'est *L'Illusion* qu'il a adaptée de *La Célestine* de Rojas (1492), un joyau de la littérature dramatique espagnole. La peinture de ce monde équivoque, au-dessus duquel vole l'amour pur de Calixte et Mélibée, et le titre même, n'est-ce pas là tout le drame de Copeau et de ses disciples ?

« C'est sans doute Jean Dasté, conclut Suzanne Bing, qui montera la pièce que Copeau vient d'écrire et qu'il a longuement travaillée : *Le petit pauvre*, épisodes de la vie de saint François, son saint préféré ».

La lumière déserte lentement le petit logis qui s'égaie bientôt du papillon lumineux et tremblotant d'un bec de gaz. Suzanne Bing raconte toujours. Elle évoque le souvenir de Ghéon, qui fut son parrain. Elle tint le rôle d'Emilie dans *Le Pauvre sous l'escalier* et elle aussi fut la comédienne prise à son jeu. Sa fille est maintenant religieuse et son fils vient d'entrer chez les Dominicains.

Devant une telle flamme intérieure, un tel amour de Dieu et du théâtre, j'en oublie le froid humide qui me grimpe aux jambes et dans lequel cette pauvre femme doit vivre, au fond de la deuxième cour du *Vieux-Colombier*, où elle habite depuis 25 ans, « depuis le retour d'Amérique », précise-t-elle, cramponnée à ce lieu peuplé pour elle de si riches souvenirs.

Alerte, sa pensée et sa mémoire vont de l'un à l'autre. Elle a fait lire les rôles aux Théophiliens, lors de la préparation d'*Abraham sacrifiant*. Elle évoque New-York, pendant l'autre guerre. Jamais elle a été aussi impressionnée de sa vie que lors du premier spectacle. Elle devait toute seule paraître en scène et dire quelque chose comme : « Messieurs, je vous apporte, au nom de mes camarades et en mon nom, le salut de la France... ». « Je tremblais comme une feuille... », me raconte-t-elle.

Pendant qu'elle s'affaire à préparer le café, je regarde au mur une peinture de Ghéon, datée d'Orsay, 1902. C'est un intérieur, des fleurs blanches sur une table ronde recouverte d'un tapis longuement retombant. Une large porte-fenêtre s'ouvre sur un jardin. Les teintes sont claires ; l'ensemble est beau comme un après-midi de soleil ou un rire

DANS LA COUR DU VIEUX-COLOMBIER

d'enfant. Cela respire la santé, la joie de vivre. Et je me rappelais une chanson ancienne de Ghéon (1897) :

Sais-tu toute la beauté
d'une fenêtre qui s'ouvre...

et une autre de la même date qui commençait ainsi :

Un petit bouquet sur un coin de table...
ce serait tout le bonheur de mon âme...

Le café fume dans les verres et, impitoyable, je questionne maintenant Suzanne Bing sur ses débuts au théâtre. Allemande, mariée à un musicien, elle a fait du conservatoire puis est venue à Paris jouer au Théâtre des Arts de Jacques Rouché. Elle reçoit un jour une lettre de Charles Dullin, la convoquant chez lui, à Montmartre, pour un projet dont le programme comporte entre autres de purifier le théâtre et de décabotiner l'acteur. Il devait y avoir Blanche Albane et quelques autres. Elle s'y rend... et il y avait là Jacques Copeau. « Et voilà », termine-t-elle en souriant.

Mais il me faut partir, abeille lourde de butin, trébuchant à chaque marche de l'escalier sombre. Mais j'apprendrai aussi, avant que la porte ne se referme, que Jacques Copeau doit bientôt entreprendre un grand voyage auquel il tient beaucoup : à Madagascar, voir sa fille Edi, religieuse bénédictine, qui est supérieure au couvent d'Ambositra, et qu'il n'a pas vue depuis très longtemps...

Louis-Marcel RAYMOND

(Extrait de : *Un Canadien à Paris*, à paraître sous peu en volume. Reproduction interdite).

Une science nouvelle

On se demande souvent dans nos milieux universitaires : « Que font les Américains en philosophie ? » On sait vaguement que nos voisins sont partagés entre diverses tendances, que leurs philosophes les plus originaux sont, ou furent, les pragmatistes. Parfois des nouvelles nous parviennent, faisant écho à des mouvements de réaction : certains penseurs, originaux et dynamiques, essaieraient de détourner la philosophie américaine du positivisme, qui la caractérise d'une façon générale, pour tenter un retour vers une pensée plus spéculative et plus voisine de la philosophie traditionnelle. Mais très souvent, nous n'en savons guère plus sur le travail qui se poursuit dans les universités américaines.

Il n'y a d'ailleurs rien de très étonnant à cela, car chez les Américains eux-mêmes, les divers milieux philosophiques se connaissent parfois très mal les uns les autres, et au Canada, les relations entre les universités anglo-saxonnes et françaises sont très peu poussées dans le domaine qui nous intéresse. Il ne faut donc pas être surpris si d'un pays à l'autre on se connaît assez mal.

Mais cet article n'a pas pour objet la pensée américaine en général. Il ne s'agit ici que d'attirer l'attention sur une des œuvres les plus suggestives et les plus typiques produites aux Etats-Unis en ces derniers temps. Le titre « Une science nouvelle », fait allusion à un ouvrage publié il y a quelques mois à New-York par M. Charles Morris, professeur à l'Université de Chicago. Le volume s'intitule : « Signs, Language and Behavior », et il nous propose les bases d'une sémantique nouvelle.

La sémantique, comme on le sait, peut se définir d'une façon générale : la science des signes. L'homme, et même l'animal, utilise constamment une multitude de signes dans les différentes formes de ses activités : ainsi, nos connaissances s'expriment par des propositions, certaines de nos émotions se traduisent par des œuvres d'art, notre vie sociale tout entière n'est possible que par le langage. Or ces propositions scientifiques, ces œuvres d'art et ce langage sont autant de signes très complexes et très variés. Et puisqu'ils jouent un si grand rôle dans notre vie, il ne fait pas de doute qu'une connaissance approfondie de la nature de tous ces signes et des lois qui président à l'usage que l'on en fait,

nous aiderait grandement à comprendre l'activité humaine elle-même et serait un enrichissement précieux pour la philosophie. C'est une telle connaissance que voudrait élaborer cette branche de la philosophie connue aujourd'hui sous le nom de sémantique, et le livre de M. Charles Morris ne représente qu'une des tentatives que l'on a faites dans ce sens.

Cette idée d'élaborer une science des signes n'est évidemment pas neuve. Plusieurs sémanticiens contemporains reconnaissent comme leur grand ancêtre Aristote, et en effet, l'« Organon » nous offre bien l'exemple d'une réussite extraordinaire dans le domaine de la sémantique. On mentionne aussi parmi les essais antérieurs, la logique des Stoïciens et la « scientia sermocinalis » des scolastiques, qui ont fait des recherches très approfondies sur bien des problèmes que pose l'usage des signes. Et notant que les Stoïciens ont élaboré leur sémantique au cours de la période hellénistique, qui fut une époque de transition, et que d'autre part, les scolastiques ont développé la leur surtout au XIV^e siècle, qui fut une autre période marquée de profonds changements. M. Morris conclut que cette partie de la philosophie tend à prendre de l'importance surtout aux époques d'évolution rapide, alors que bien des « signes » en usage dans la société ne satisfont plus les esprits. Et il fait remarquer qu'à ce point de vue, notre vingtième siècle plus que tout autre, a besoin d'une sémantique, puisque jamais le sens des mots n'a été aussi discuté qu'à notre époque de complète anarchie culturelle.

Après Aristote, Leibniz est souvent considéré comme le grand initiateur, à cause de sa fameuse « caractéristique universelle », et l'on pourrait nommer bien d'autres prédécesseurs des sémanticiens d'aujourd'hui, par exemple, les commentateurs d'Aristote, comme saint Thomas. Ces philosophes ont réussi à nous donner une connaissance très approfondie des processus par lesquels l'homme exprime et communique sa pensée. Cependant, la plupart d'entre eux ont examiné surtout l'aspect purement logique de la sémantique. Ils ont analysé le langage scientifique et philosophique ; mais dans les autres domaines, par exemple dans celui des arts, ils ont fait des enquêtes beaucoup moins poussées.

De même, si l'on veut étudier, par exemple, la nature des signes employés dans la publicité, la propagande, les méthodes modernes d'éducation, on trouvera très peu de renseignements chez les vieux auteurs, et pour cause ! On pourrait noter cependant qu'en dehors du domaine de la logique proprement dite, les théologiens du moyen âge, et saint Thomas en particulier, ont poussé très loin l'étude des signes utilisés par la pensée religieuse. Mais c'est là un fait exceptionnel, et tous les aspects de la sémantique n'ont pas suscité de telles recherches. De sorte que les sémanticiens modernes ont hérité d'un grand nombre de travaux très précieux sur certains problèmes que pose l'usage des signes ; mais par contre, ils ont trouvé un champ à peu près inexploré à d'autres points de vue.

Devant cet état de choses, certains ont songé qu'il y avait lieu de reprendre à pied d'œuvre, tout le travail fait jusque là. Cette fois, on ne s'attacherait pas à tel ou tel aspect de la sémantique, on considérerait la question d'une façon plus compréhensive : on étudierait la notion même de signe, et à partir de cette notion très générale, on trouverait des conclusions s'appliquant à toutes les espèces de signes ; ceux de la science, de l'art, de la morale, etc. Tel est l'objet de la sémantique contemporaine. Elle innove donc non pas en ce qu'elle étudie les signes, car on le fait depuis plus de deux mille ans, mais en ce qu'elle envisage l'étude des signes comme l'objet d'une science distincte, qui aura à rendre compte de toutes les activités qui impliquent l'usage de symboles.

Et ajoutons que cette conception de la sémantique s'applique surtout à celle de M. Morris lui-même, car d'autres philosophes contemporains, considérés aussi comme sémanticiens, ont des préoccupations plus restreintes et font surtout de la logique proprement dite. Mais chez M. Morris, le programme est nettement tracé, et c'est pour cette raison que ses travaux sont très suggestifs : il s'agit d'examiner d'abord les formes les plus simples de phénomènes sémantiques, et de pousser l'enquête le plus loin possible, dans tous les domaines, de façon à obtenir une science générale et complète.

Examinons donc quelques aspects de cette sémantique nouvelle.

Un premier trait qui frappe le lecteur de « *Signs, Language and Behavior* », c'est précisément le caractère de nouveauté de cet ouvrage. L'auteur veut vraiment faire table rase de toutes les notions transmises par les divers systèmes de logique et de psychologie. Il partira d'un fait précis, d'une expérience, où l'on trouve un exemple bien déterminé de l'usage d'un signe, et ensuite, par un examen toujours très personnel d'exemples plus complexes, il élaborera sa théorie. On songe à Descartes concevant sa métaphysique après avoir eu grand soin d'en éliminer tous les éléments étrangers. Cependant, M. Morris ne considère pas que la nouvelle sémantique devra être l'œuvre d'un seul homme. Au contraire, elle exigera la collaboration de plusieurs. Ce sera une science progressive. Mais à son point de départ, elle doit être absolument libre de toute attache avec les notions reçues jusqu'ici. Et voici la raison de ce point de départ tout-à-fait personnel, et qui nous paraît faire bien bon marché du travail de tant d'auteurs, qui, au prix d'efforts si laborieux, ont pu nous donner une foule de données précieuses sur les problèmes de la sémantique.

C'est que M. Morris veut une « science » des signes, c'est-à-dire une connaissance purement expérimentale, et non pas la connaissance philosophique que peut donner, par exemple, la psychologie rationnelle. Cette tendance à identifier science et science expérimentale est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'en donner des explications. Notons simplement que nous en avons ici un exemple typique. Or, pour avoir cette connaissance purement expérimentale, il est bien entendu qu'on ne peut guère utiliser les notions élaborées par la psychologie traditionnelle, celle-ci ayant été construite à l'aide d'une méthode utilisant non seulement des données vérifiables par l'expérience, mais aussi le raisonnement déductif, qui dépasse l'expérience proprement dite : en acceptant les termes et les distinctions reçues dans une telle psychologie, le sémanticien craindrait de sortir du domaine de l'expérience, et de « vicier » ainsi la science dès le point de départ. Pour être tout à fait certain d'élaborer une sémantique vraiment scientifique, on devra négliger toutes les

interprétations « impures » selon les critères positivistes, et s'en tenir toujours à des données vérifiables et de première main. Voilà pourquoi M. Morris préfère tout recommencer au début.

Comment donc établir un point de départ convenable pour la nouvelle science ? L'auteur procède avec prudence. Il ne donne pas d'abord une définition exhaustive de ce qu'est un signe, car cette définition risquerait d'être a priori. Il se contentera plutôt d'isoler un phénomène comportant très clairement l'usage de ce que tout le monde appellerait un signe : il extraira ce qui, dans le phénomène en question, lui paraît être le caractère essentiel et vérifiable du signe, et à partir de cette donnée tout expérimentale, il développera les notions requises à l'interprétation des différents phénomènes où un signe quelconque entre en jeu.

L'exemple choisi par M. Morris retient notre attention. Il s'agit là du reste d'une expérience bien connue : un chien est habitué à se rendre à un endroit déterminé lorsqu'il sent de la nourriture. Or, on peut amener le chien à se rendre à cet endroit même s'il ne perçoit aucune odeur, mais au simple son d'un timbre. En d'autres termes, le chien a, vis-à-vis du timbre, une réaction analogue à celle qu'il aurait s'il percevait l'odeur de la viande elle-même. L'auteur ajoute à cette constatation quelques précisions sur la nature exacte du comportement du chien, complète le tout par quelques conclusions tirées d'une expérience du même genre, faite cette fois avec des rats, et propose ce qui lui tiendra lieu d'une définition de la nature du signe : un signe sera toute chose, causant chez un sujet une disposition à réagir de telle façon, dans telles conditions etc.

Nous ne pouvons étudier longuement la définition proposée, mais ce que nous avons dit suffit à suggérer quelques remarques. La sémantique nouvelle, avons-nous vu plus haut, se propose de donner une interprétation générale des signes humains. Et pour atteindre ce résultat, d'où part-elle ? D'expériences faites sur des animaux. Notre réaction est immédiate : comment pourra-t-on aller aussi loin, en s'appuyant sur une base aussi étroite ? Il faut noter d'ailleurs que M. Morris n'affirme nullement que l'aspect sous lequel il envisage le problème lui permettra

vraiment de donner toute une sémantique. Il admet que son point de départ est très discutable ; mais enfin, il affirme qu'il faut faire une tentative dans ce sens, et cette tendance à se placer au point de vue que nous venons d'indiquer revient un peu partout dans son livre. On peut donc considérer comme très typique de la science nouvelle, ce point de départ où l'on fait résolument appel au comportement animal. Pourquoi donc M. Morris a-t-il choisi ce point de départ ?

Il nous le dit lui-même avec insistance : c'est qu'il veut étudier les signes en les regardant de l'extérieur, et non pas de l'intérieur. On devine les raisons de cette préférence : c'est que d'abord des conclusions tirées de l'examen de phénomènes extérieurs sont beaucoup plus vérifiables que les données obtenues par introspection. Il est ainsi plus facile d'éliminer l'élément subjectif et d'obtenir une science plus rigoureusement expérimentale. Et à ce point de vue, l'étude du comportement des animaux offre une parfaite sécurité, car on ne peut que le décrire objectivement.

Mais il y a ici beaucoup plus qu'une simple question de méthodologie scientifique ; cette conception de la nature du signe vient de l'esprit même dans lequel la science nouvelle envisage les problèmes posés par la sémantique. L'auteur répète plusieurs fois qu'il veut étudier les signes en partant d'un « behavioral approach », c'est-à-dire en les considérant dans les différentes réactions qu'ils provoquent, dans les résultats qu'ils produisent sur le comportement des individus. Et il appose avec instance ce point de vue « descriptif » à la méthode traditionnelle employée dans l'étude de la sémantique. Cette méthode traditionnelle, utilisée par les Grecs, les scolastiques et un grand nombre de penseurs modernes, consiste à procéder surtout par introspection, à analyser surtout à l'intérieur de la conscience les phénomènes que chacun peut expérimenter lorsqu'il utilise ou perçoit un signe quelconque. M. Morris, tout en ne niant pas la valeur de cette façon de procéder, qu'il appelle « mentalistic approach », lui préfère de beaucoup sa propre méthode, même si elle paraît étroite. Pourquoi veut-il donc se borner à une étude toute descriptive, se

contentant d'enregistrer les phénomènes extérieurs qui accompagnent la production et l'usage des différents signes ? Pourquoi tient-il à envisager sous cet aspect même les signes les plus complexes, même ceux qui semblent les plus étrangers à une simple réaction extérieure, comme par exemple, les signes employés dans le langage de la métaphysique ou de la religion ?

C'est que l'objection fondamentale que nous pouvons faire à cette méthode n'est aucunement considérée par M. Morris comme décisive. Cette objection serait à peu près celle-ci : la méthode en question nous semble inadéquate en ce qu'elle néglige l'aspect interne, le caractère typiquement immanent des phénomènes dans lesquels l'homme utilise certains signes ; en d'autres termes, nous voyons mal comment on pourra expliquer la nature du langage et des symboles employés dans les plus hautes formes de l'activité humaine, si on se borne à les étudier en fonction des effets extérieurs qu'ils produisent. Considérons, par exemple, la connaissance philosophique — voilà un exemple de phénomène purement interne, s'il en est un. Comment pourra-t-on l'expliquer en se bornant à la méthode proposée par notre auteur ? N'est-il pas absolument nécessaire ici de procéder plutôt par introspection ?

Mais M. Morris ne croit pas cette objection décisive, parce que précisément, il ne croit pas qu'il soit nécessaire de tant insister sur l'aspect purement interne des phénomènes en question. Selon lui, par exemple, la connaissance n'est pas un acte essentiellement immanent, utilisant des signes qui n'ont avec le comportement extérieur que des relations plutôt accidentelles. Il croit au contraire que si l'on examine la connaissance dans les réactions qu'elle provoque et si l'on interprète dans ce sens les symboles qui servent à la connaissance, on aura touché le point essentiel, et le phénomène sera suffisamment expliqué.

Nous voici au point central de cette courte étude — si M. Morris veut étudier les signes en les regardant de l'extérieur, s'il croit qu'on peut obtenir une science adéquate de la sémantique en partant d'un « behavioral approach », c'est-à-dire d'une étude des manifestations externes

des phénomènes qui accompagnent la production et l'usage des signes, c'est qu'il y a une conception bien précise de ce que sont ces phénomènes ; il veut les étudier dans leur aspect extérieur parce qu'il croit que cet aspect est le plus important objectivement. C'est-à-dire qu'il croit que l'usage et la production des signes sont des opérations essentiellement orientées vers des manifestations extérieures au sujet, que cette orientation vers l'extérieur est plus importante (dans les phénomènes où les signes entrent en jeu) que l'aspect immanent étudié en général par les philosophes, lesquels voient presque toujours les signes comme des réalités essentiellement internes, et devant être étudiées comme telles.

L'auteur de « Signs, Language and Behavior » nous renseigne sur ce point. Il nous dit très franchement que telle est bien sa conception de la nature des phénomènes sémantiques : « The preceding analysis may be characterized as an attempt to carry out resolutely the insight of Charles Peirce that a sign gives rise to an interpretant, and that an interpretant is in the last analysis » « a modification of a person's tendencies toward action »¹.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie qu'un signe, quel qu'il soit est essentiellement une cause de réaction chez un sujet, un facteur qui le dispose à réagir. En d'autres termes, les autres aspects que les philosophes ont cru discerner dans les phénomènes de sémantique, se ramènent à celui-là ; on a dit que la connaissance, les concepts, l'élaboration des sciences, étaient des réalités essentiellement immanentes, et on a interprété les signes employés, en fonction du caractère immanent des phénomènes dans lesquels ils apparaissent ; mais, tel n'est pas le cas selon la sémantique nouvelle, ce que nous appelons connaissance, concept, science, et tous les signes utilisés dans la connaissance, sont des choses tournées vers l'action, vers des manifestations extérieures, et doivent être interprétés comme tels. Ainsi les notions les plus subtiles de la métaphysique doivent pouvoir s'interpréter essentiellement en fonction de la réaction, c'est-à-dire de la disposition à agir, qu'elles provoquent

1. « Signs, Language and Behavior » p. 27.

chez un sujet ; et cela même si, comme l'admet M. Morris, dans l'état actuel de la psychologie on ne peut encore interpréter d'une façon satisfaisante les activités les plus élevées de l'homme en se plaçant à ce point de vue ; du moins, doit-on s'orienter dans cette direction.

On aura reconnu dans cet exposé, la thèse fondamentale du pragmatisme. Ce n'est pas l'effet d'une simple coïncidence si M. Morris rattache sa sémantique à Charles Pierce. On sait que celui-ci est par ailleurs le premier des grands pragmatistes américains. M. Morris appuie la science qu'il se propose d'élaborer sur une philosophie de la connaissance qui tend à ramener celle-ci à l'action, l'interprétant en fonction de ses aspects extérieurs plutôt que de ses caractères intrinsèques. Il est alors tout à fait normal qu'il interprète dans le même sens les signes qui sont l'instrument de la connaissance : les signes auront alors comme caractère essentiel de provoquer une réaction chez un sujet, réaction qui tend à s'exprimer par un comportement extérieur. Et un sémantique qui analyserait les signes en fonction de ce comportement pourrait donc du moins en principe atteindre l'aspect fondamental des problèmes que pose l'usage des signes. Et elle aurait d'autre part l'avantage d'être suffisamment scientifique, ayant un objet susceptible d'être traité expérimentalement, plutôt que par introspection.

Voilà un compte rendu bien sommaire et assez grossier de l'esprit dans lequel M. Morris envisage la sémantique. La lecture de son ouvrage apporte beaucoup de précisions et de nuances que nous n'avons pu mentionner dans ce court exposé. Par exemple, l'auteur s'applique constamment à montrer que s'il interprète la nature des signes en fonction des réactions qu'ils provoquent, il ne veut pas dire que tout signe se traduit par une action extérieure. Il croit seulement que le signe provoque une disposition à réagir, qui ne se développera que si d'autres conditions viennent s'ajouter. Et il y a une foule de distinctions qu'il faudrait rapporter pour rendre justice à « *Signs, Language and Behavior* ». Mais je crois avoir indiqué tout de même les tendances fondamentales de l'ouvrage.

UNE SCIENCE NOUVELLE

A partir de la définition du signe que nous avons rapporté plus haut, et toujours selon les exigences du « behavioral approach », M. Morris élabore diverses notions qu'il propose comme bases de la science des signes. Il classe les signes suivant leur contenu, le but de celui qui les emploie, etc., et il en arrive à d'ingénieuses remarques sur la nature des discours métaphysique, poétique, mathématique, etc. Son travail ne fournit d'ailleurs que le point de départ de la science qu'il espère voir se développer graduellement grâce à la coopération des psychologues, des logiciens, des esthéticiens, etc.

Cet article n'a pas pour but de critiquer en détail la tentative de M. Morris, mais simplement d'attirer l'attention du lecteur sur son volume. Cependant, il est facile de voir les objections que suscite a priori cette sémantique. Même si nous ne pouvons qu'admirer l'esprit de recherche et les soucis de rigueur scientifique de l'auteur, nous sommes forcés de demeurer sceptiques sur les résultats ultimes de son travail — comment pourra-t-il traiter adéquatement les problèmes terriblement complexes de la sémantique en s'en tenant à l'aspect qu'il a choisi ? Il veut étudier les signes au point de vue des dispositions à l'action qu'ils engendrent ; ce point de vue peut nous éclairer beaucoup, mais comment pourra-t-il vraiment rendre compte de tous les aspects que l'on trouve dans les phénomènes de connaissance abstraite ? Et c'est bien dans ces phénomènes que les problèmes de la sémantique sont les plus intéressants. Pour demeurer sur le terrain de la science expérimentale, M. Morris semble restreindre beaucoup trop l'objet de la sémantique : ce qu'il considère est bien susceptible d'être traité expérimentalement, mais ce qu'il laisse de côté est peut-être le plus important, et on aimerait mieux le voir élaborer des problèmes d'une façon plus large, même si cela devait l'amener à élaborer des notions moins vérifiables matériellement. Mieux vaut une connaissance moins précise qui respecte la complexité des faits qu'une précision obtenue aux dépens de l'objet. Mais à cette objection, notre auteur répondrait : l'avenir seul dira jusqu'où nous pourrons pousser notre sémantique !

Paul LACOSTE

Albert Camus ou le mensonge de l'Absurde

Le philosophe, au départ de sa pensée, est toujours plus ou moins semblable à l'enfant qui prend de bonnes résolutions au seuil d'une nouvelle année scolaire. Tant qu'il ne s'agit que de renier le passé, la partie est facile à jouer. Puis, le moment vient d'édifier le présent, non plus de refouler, de refuser — mais d'aller de l'avant, de se manifester. Jusque-là, l'esprit de système avait été fort malmené ; à partir de là, on s'aperçoit de la difficulté qu'il y a à faire une philosophie qui ne soit point systématique. C'est qu'en fait le philosophe demeure jusqu'au bout victime de la tentation de faire une philosophie qui soit à la fois la sienne — découlant de sa vision personnelle du monde, — et susceptible de s'imposer à tous — c'est-à-dire formant un ensemble d'apparence aussi solide que les *Eléments* de géométrie d'Euclide. La philosophie, qui compte parmi ses fonctions essentielles celle de penser les productions humaines, finit par se vouloir achevée comme l'œuvre d'art, irréfutable comme le théorème mathématique. Elle se range elle-même au nombre de ses productions, comme l'une d'elles. Comme elles vis-à-vis de l'artiste ou du savant, il advient qu'elle se détache du philosophe et qu'elle prétende faire autorité dans la mesure même où elle a cessé de vivre. Mais il y faut alors quelque autre effort philosophique pour la repenser, la débarrasser de sa consistance factice, lui restituer le mouvement hors duquel elle a trahi sa vocation.

A première vue, M. Camus ne semble pas se rendre coupable d'une telle trahison : bien au contraire, il insiste sur le caractère de point de départ de son essai sur l'Absurde, intitulé *Le Mythe de Sisyphe*. Il veut n'y voir qu'une description d'un mal de l'esprit, sans mélange « pour le moment » d'aucune métaphysique ou croyance arrêtée. Il interdit au lecteur de préjuger de la position qu'engage son commentaire.

Sans préjudice de la constatation que la menace ne se trouve ainsi que différée, il y a lieu de noter l'attitude qui consiste à répartir le travail de la pensée en deux tâches bien distinctes : d'une part, constater ce qui

est, travailler dans les évidences, d'autre part, en tirer des conclusions, une position, une métaphysique — et sans doute une morale. Attitude qui se veut doublement rassurante : on ne partira pas de positions arbitraires, et cependant on dépassera le plan de la simple constatation, une fois qu'on aura pu s'y assurer solidement.

Il reste qu'une question se pose, inéluctable : peut-on faire la philosophie comme on construit un syllogisme ? Y a-t-il des évidences qui ne soient pas des positions, des certitudes de fait qui n'engagent point, dans la façon même dont on y parvient, des convictions métaphysiques ou morales ? Peut-on concevoir enfin des prémisses qui n'impliquent pas déjà la conclusion et, si l'on veut, au nom de quoi pourrait-on conclure si l'on commence par vider de toute valeur et de toute orientation les éléments à partir desquels on aura à conclure ?

En fait, l'attitude prise par M. Camus n'échappe point, elle-même, à cette nécessité : les évidences qu'elle met en avant sont intentionnelles ; et c'est encore proposer dès le départ une métaphysique que de postuler la possibilité d'une évidence saisie en dehors de toute attitude, d'une constatation qui ne soit que constatation, et, finalement, d'une certitude qui se passe d'être déjà fondée par le comportement même qui semble la suivre. C'est cette certitude qu'il nous faut maintenant examiner, dans la perspective de M. Camus. Elle semble pouvoir se résumer ainsi : la présence de l'homme au monde est absurde. L'homme est exigence de raison, et le monde n'est pas raisonnable. Il y a donc un conflit qui ne semble pouvoir se résoudre que par la suppression d'un de ses termes, c'est-à-dire par le suicide. Or, M. Camus refuse le suicide. Mais, fidèle à son principe, il veut, avant d'indiquer les raisons de cette attitude, repasser plusieurs fois, avec des encres de diverses provenances, sur le tracé de sa description initiale. Les témoignages versés au dossier vont d'Aristote à Kierkegaard en passant par les Sceptiques et par Nietzsche. Naturellement, ces témoignages servent surtout à montrer le reniement de l'absurde chez ceux des penseurs qui s'étaient le plus approchés de cette certitude, mais qui la refusèrent au dernier moment, lui préférant quelque évasion

vers des thèmes plus rassurants ou de pseudo-valeurs supra-humaines, et faisant de la notion d'absurde « un tremplin d'éternité ». C'est là éluder la lutte, et M. Camus veut que l'homme maintienne sa totale lucidité, constatant l'absurde sans y consentir. L'accepter, selon lui, c'est en quelque façon le supprimer. C'est retourner vers l'espoir, et « l'homme absurde » a désappris d'espérer. Irréparablement innocent, il exige de lui-même une seule chose : vivre avec cette certitude que rien n'est certain, « vivre sans appel ». Etranger au monde, seule sa révolte peut avoir une valeur, perpétuellement soutenue par sa lucidité.

Il ne saurait être question de discuter la position pratique qui est ici préconisée à l'homme qui veut suivre jusqu'au bout « le raisonnement absurde ». En elle-même, elle n'est ni plus ni moins justifiée que tant d'autres attitudes morales. Mais on prétend la fonder sur un raisonnement, à partir d'évidences indiscutables. Or, de quelle nature sont ces évidences ? Elles sont *naturelles* : « Ce sentiment qui me saisit », « cette clairvoyance que m'impose... » Evidence-chocs, lucidité malgré soi, comment de telles données pourraient-elles être suivies d'un raisonnement et d'un effort ? L'esprit qui commence avec elles ne peut s'en tenir à elles : il fait corps avec elles, il n'est plus qu'elles. L'absurde est là, tangible, fait primitif, mais aussi, dès lors, ultime conclusion. Aucun intermédiaire ne saurait se situer entre lui et lui-même. Si vous le constatez, vous n'en pouvez rien faire, et toutes les digressions et constructions ultérieures, privées de sens, ne peuvent tendre qu'à frapper de suspicion l'évidence première dont vous vous réclamez. Dire qu'il faut maintenir l'absurde, c'est dire d'une part que l'absurde n'est point une évidence du genre frappant, irréductible, et c'est dire surtout qu'il faut donner à l'absurde un sens, que l'absurde n'est que par ce sens. Ne point consentir à l'absurde, c'est lui accorder une valeur ; or, il ne saurait subsister tel qu'on nous le présente qu'en demeurant un fait.

Mais, pour l'esprit, le fait pur n'existe pas. Car s'il existait, si l'esprit pouvait une seule fois saisir une évidence brute, absolue, l'esprit coïnciderait avec elle, il deviendrait cette évidence, au point de ne pouvoir plus

ALBERT CAMUS OU LE MENSONGE DE L'ABSURDE

se poser à son sujet la moindre question. Dès lors, il n'y aurait plus de révolte et plus de lucidité à maintenir. En fait, l'esprit est transcendant par rapport à ce qui s'offre à lui : il ne peut rien saisir qu'il ne le fasse sien, c'est-à-dire signification. En quoi il ne peut saisir l'absurde sans confesser par là même son pouvoir valorisant, sa vocation de faire signifier. Cette vie n'a pas de sens ? Sans doute. Car notre vie est, au départ, située sur le même plan que le monde : il s'agit de la faire nôtre. Nous ne sommes des sujets véritables qu'à ce prix : si notre profession de nous-mêmes nous était donnée, elle n'aurait aucune valeur, elle ne serait pas *notre* possession, car elle ne serait pas notre œuvre.

La lucidité purement spectaculaire et la révolte à vide sont impossibles. Il ne saurait y avoir de « spectacle de l'absurde ». Poser l'absurde, serait-ce pour n'y point consentir, c'est encore le vouloir. C'est choisir de renoncer à la vocation de l'esprit sous le prétexte sans valeur qu'elle est condamnée à demeurer toujours une vocation. C'est proposer un nouveau défaitisme sur les ruines des anciens, qu'on vient d'accumuler.

Cette position est un *absurdisme* : elle est coupable à la façon de tous les systèmes qui sont des relâchements, des abandons de la pensée philosophique. Il faut aller moins loin ou plus loin : ou bien se taire, car la révolte elle-même est absurde et nullement digne ; ou bien admettre qu'elle manifeste, en s'affirmant, une valeur de *non-absurdité*. L'absurde n'est jamais que le résultat d'une absurdification, en sens inverse de quelque valorisation positive.

Francis JEANSON

Sur l'existentialisme, la Revue dominicaine a déjà publié : « La querelle existentialiste », par Marc Aubry, février 1946, p. 109 ; « Caligula : du pessimisme à l'existentialisme », par Robert Kemp, juin 1946, p. 371. — N. D. L. R.

Le sens des faits

S. E. LE CARDINAL VILLENEUVE

Le vendredi 17 janvier 1947, mourait, à l'âge de soixante-trois ans, Son Eminence le Cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O. M. I., archevêque de Québec. Dans cette *Revue dominicaine* dont il salua avec joie la transformation en la formule actuelle et à laquelle il avait voulu apporter jadis l'honneur de sa collaboration, j'essaierai d'esquisser seulement quelques traits de sa physionomie spirituelle. Car les nécessités de la mise en page m'imposent d'être bref. D'autres pourront donc écrire de lui avec un souci plus appuyé du détail historique et de l'élégance littéraire. Mais nul avec plus d'amour et de respect.

* * *

Les témoins quotidiens de la vie du Cardinal sont unanimes à attribuer son décès prématuré à l'inlassable activité personnelle dont il fit preuve dans une administration très lourde dont il tenait à prendre sur lui la plus grande part. La dévotion au devoir d'état ne fut jamais pour lui une doctrine creuse. Toujours il garda le sens très vif du douloureux ridicule des hommes même d'Eglise qui occupent leur temps à dévider la théorie de ce qu'ils ne pratiquent point. Cette fidélité minutieuse portait le Cardinal à voir immédiatement le détail et à y attacher une certaine importance. Il excellait à attirer l'attention sur les « petites choses » louées par l'Évangile. Mais grâce aux grands motifs fondamentaux largement développés, il évitait l'écueil, où cette tendance aurait pu peut-être le conduire, de replier les âmes sur elles-mêmes. Il ne rétrécissait pas les horizons. Nul plus que lui n'a travaillé à inculquer puis à rappeler les grands principes d'une spiritualité doctrinale qui seuls donnent leur valeur au souci du détail. * * *

Devant le chômage matériel et le malaise moral de l'avant-guerre, comme en face des ruines de 1939-1945 et l'instabilité actuelle, le Cardinal-Archevêque de Québec proclama la nécessité d'une action chrétienne vigoureuse. Où la puiser ? Dans un retour vital aux mystères les plus élevés et les plus intimes de notre religion. Dans une vie catholique vraiment ouverte aux réalités de la grâce sanctifiante. C'est le seul authentique moyen de panser les plaies sociales, d'*instaurer toutes choses dans le Christ*, et d'abord les âmes individuelles.

LE SENS DES FAITS

Avant son épiscopat, le P. Rodrigue Villeneuve avait déjà une longue expérience du bien que peut faire aux âmes une doctrine théologique très élevée, pourvu qu'elle soit adaptée. Dans ce Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa qui est un des hauts lieux spirituels de notre pays, le P. Villeneuve avait étudié et enseigné saint Thomas en esprit de VÉRITÉ et de VIE. Il avait su pénétrer jusqu'à l'âme de saint Thomas, jusqu'au *spiraculum vitæ* de son enseignement. Avec ce réalisme et cette précision qui étaient la marque propre de son esprit, le Père révélait à ses fils oblats et aux prêtres, puis, avec l'adaptation nécessaire, aux religieuses et à tous les laïcs, la possibilité d'une vie contemplative dans la *cellule de l'âme*. Il leur était un guide très sûr, simple et fraternel pour les faire s'élever jusqu'aux plus hauts mystères, et les plus pratiques, de notre Christianisme.

Promu au premier siège de l'épiscopat canadien, le Cardinal n'eut qu'à développer et enrichir l'œuvre de toute sa vie. Par la parole et par la plume, il marqua l'homogénéité parfaite de nos fins temporelles (métier, famille, cité, culture personnelle) et de la fin ultime de l'homme. Le catholique ne vit pas en pièces détachées. Pour guérir ce mal trop répandu chez nous, le Cardinal Villeneuve propagea ce qui avait toujours été sa source d'inspiration et le but dernier de son apostolat : la communication à un nombre croissant d'âmes de cette piété doctrinale, fondée en connaissance aimante du dogme chrétien, qui était à la fois la cause et la fin de son activité.

* * *

Ai-je besoin de répéter ici que dans le Cardinal Villeneuve, l'Eglise perd un de ses grands serviteurs. Il possédait à un degré remarquable le sens des besoins actuels de la chrétienté, l'ambition de faire pénétrer le catholicisme vital plus avant dans les âmes et dans la marche de la société canadienne. En face des tendances diverses qui, depuis une trentaine d'années, minent sourdement dans notre pays la pureté de l'esprit chrétien, il avait le courage de la vérité. Il le puisait aux sources de la vie intérieure, dans l'amour du Christ et de la Vierge Immaculée.

C'est vers cette Mère tant aimée qu'il s'en va aujourd'hui avec une confiance filiale. Il a demandé que sa dépouille mortelle soit conduite à la sépulture au chant du *Tota pulchra es, Maria...* Nul doute que la Reine Immaculée ne soit, encore et sans fin, pour lui : Sainte Marie des Anges.

A. PAPILLON, O. P.

LA SEMAINE DU DIMANCHE

Elle revient chaque année, au début de février, avec son dimanche et ses six jours de travail, tout comme les autres. Son but cependant lui ajoute quelque chose de plus : un examen de conscience collectif d'où lui vient toute sa signification, son importance. Vue sous cet angle, la semaine du dimanche est la plus importante des cinquante-deux semaines de l'année. Elle replace l'homme en face de son premier devoir envers Dieu. Et selon l'attitude qu'il prend vis-à-vis son Dieu, l'homme tire toute sa dignité ou son indignité.

L'an dernier, dans cette même Revue, mai 1946, p. 259, un brave avocat de Chicoutimi, M. Joseph Dandurand, a vaillamment plaidé la cause de Dieu en répondant d'une façon pratique à l'objection courante du travailleur : « nos feux ne peuvent s'éteindre le dimanche, donc il faut travailler ». Alors, avec lui, comment ne pas souhaiter que les génies qui ont inventé le mouvement perpétuel de l'usine fassent un nouvel effort de création pour le suspendre un jour sur sept : le dimanche ! « Avant d'être celle de la dynamo, de la machine, ou du haut-fourneau, cette terre doit être celle de l'homme, de tout l'homme, de tous les hommes ». Et j'ajoute : celle de Dieu aimé, respecté, écouté.

Quant aux autres qui restent à la maison par indifférence, ignorance, paresse, lâcheté, etc., comment ne pas les inviter à méditer le message de la *Vierge en pleurs* de la Salette adressé à Maximin et Mélanie, le 19 septembre 1846. Depuis cent ans, ça n'a pas changé beaucoup, au contraire, et ce message garde toute son actualité. *Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils. Et encore : Ceux qui mènent les charrettes ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu. L'été, il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe, les autres travaillent le dimanche tout l'été, et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Si mon peuple ne veut pas se soumettre je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir.*

A la vue d'un monde — même soi-disant catholique — qui s'éloigne graduellement de Dieu pour s'approcher de ses dieux, le message de la Salette est tout un enseignement. C'est du dimanche que partent les grâces protectrices et salvatrices des six jours de la semaine. Sans elles, l'homme ne peut être qu'un *figuier desséché* et maudit de Dieu. Pensons-y bien !

Ant. LAMARCHE, O. P.

Voici des fleurs, voici des fruits

Roger Brien a fait un beau voyage. Des milliers de pèlerins du désir peuvent le refaire à sa suite, grâce aux Editions L'Éclair qui l'ont pour ainsi dire filmé. Et c'est un enchantement qui dure et se renouvelle à chaque étape.

Le voyageur n'en était pas à son premier embarquement pour Cythère. Que de fois, plus jeune encore, il s'est glissé, avec son rêve déjà « maître d'espace et roi des grèves », parmi la folâtre cargaison de Rembrandt. Mais alors son esprit d'aventure ne comptait pas suffisamment avec les difficultés de l'appareillage. Cette fois, l'expérience et le génie artistique aidant (plus encore que les bénévoles censeurs dont j'étais), il est reparti, sûr du grément et de la manœuvre. L'avouerai-je, avec une certaine confusion, chez moi persistait une pointe de doute. Ce n'est pas avec « une foi sans ambages » que je palpai ce livre au fastueux format. Vingt minutes de lecture et déjà, toute alarme en fuite, je me disais : Roger peut maintenant voguer sans crainte vers son Ile, y aborder en toute confiance, il a en mains les clés de la cité.

* * *

Voici des feuilles, voici des fleurs, voici des fruits... d'autres merveilles encore, à plats chargés. De tant de richesses distribuées ici avec une nonchalance de prince héritier, personne, je le sais, ne réclame de moi l'impossible inventaire. Car la fantaisie du poète nous promène à travers les trois règnes, dont le plus inconnu, le plus jalousement distant, celui des métaux paraît l'attirer davantage. Traîné par les neuf Muses une fois franchie la passerelle magique, et pendant que « Cythère est aux écoutes », il parvient à mi-chemin des astres, au temple de la Déesse étincelant de pierreries. Il faut croire qu'on ne va pas plus loin en humaines comparaisons, puisque l'apôtre S. Jean juxtapose tous les métaux connus de son temps pour édifier sa Jérusalem céleste. La Vision elle-même, une harpe à sa portée, est assise sur un trône d'albâtre où l'on accède par cent marches, tandis que neuf sièges d'or surgissent en trépied, comme par enchantement, c'est le cas de le dire, pour asseoir les compagnes de rêve. Prostré sur le parquet le poète, avant qu'on l'invite à monter, ne laisse pas de risquer un œil vers la figure du centre, et adieu donc le règne minéral s'il faut en juger par la description dont je livre un fragment :

*Qui donc tissa ces cheveux d'or ?
Eve la pure, en son Eden tout de lumière,
N'avait point pour couvrir sa beauté printanière,
Les buissons enflammés de cette chevelure.
Plus ruisselants qu'un val paré de boutons-d'or,
Les longs fils retombaient en ondes sur ses pieds.
Qui donc créa jamais plus fine ciselure,
Mêlant cette puissance à ces flots déliés !*

Et la musique commence... Je savais ouverte à toutes les symphonies la grande âme de Roger Brien. Admirablement servi dans sa famille sous ce rapport, lié depuis toujours avec des artistes de renommée, il a, malgré un fond orageux et de multiples avatars, grandi dans un climat vibrant à l'unisson de sa propre musique intérieure. Il obtient sans peine et lance d'un jet la formule hardie et tendre, apte non seulement à décrire les doigts de la déesse harpiste,

ces doigts de transparence,

Rayons qui s'entrelacent sur les cordes rêveuses,

mais à communiquer la ferveur d'un chant

Qui pénètre ces murs d'extase et de frissons.

Le héros de l'aventure entre lui-même en plein ravissement. C'est l'heure de la Poésie ! Heure compensatrice, peut-être vengeresse pour les années de tâtonnements, d'épreuves et déceptions de toutes sortes. Il vient d'avouer à qui l'eût ignoré, que jusque-là chacun de ses essais fut un « dur offertoire » et que c'est en sanglotant sa vie qu'il a d'avance « sculpté cette montée ».

Mais pour nous, nous surtout de la gent critique toujours sur la défensive ou la réserve, c'est fou de se laisser prendre à ces fictions de la mythologie, quand le courant moderne va droit à l'introspection la plus intime, aux personnages comme aux décors les plus réalistes. D'où vient qu'en lisant « Cythère » les plus méfiants s'abandonnent et les plus réticents cherchent si peu à taire leur admiration ? Si je pose la même question aux enthousiastes de *La Jeune Parque*, ils me répondront que c'est dû au lyrisme, vertu qui couvre tous les genres, unifie toutes les époques, le lyrisme, « seule poésie du monde », comme l'écrit Giraudoux.

Roger Brien est un lyrique selon toute l'évocation du terme. Une puissance de concentration qu'on trouve rarement en dehors du mysticisme proprement dit. Une sensibilité frémissante qui s'exerce en chaque domaine et dont les réactions confèrent au sujet tout élan et toute vigueur dès que ce domaine touche au beau. Une imagination de haut vol créant à sa guise des rapprochements subits entre les êtres comme aussi entre les vocables. Toute la lyre... du lyrisme, quoi ! Chez ce poète incandescent, c'est du choc des mots que jaillit la pensée, c'est la lumière indirecte qui éclaire l'objet. Il suffit pour s'en rendre compte de suivre l'idée maîtresse de « Cythère » : le primat de la poésie, ou l'une des idées subsidiaires, telle la vertu formatrice de la douleur. Si l'on préfère une plus concrète expérience, voici le jeu que je propose. Prenez une règle, appliquez-la sous une ligne de façon à couvrir les lignes suivantes. Le mot qui termine le vers est si étrange qu'on se demande par quel tour de prestidigitation l'auteur aura trouvé la rime qui convient. Ayez confiance, faites glisser la règle, et puis c'est ça ! La rime n'était pas un obstacle mais un tremplin. Notre poète s'avère classique même dans la métrique variée qu'il adopte. Et s'il faut, selon Valéry, juger un artiste d'après les difficultés qu'il se crée, je prétends, malgré les sourires intéressés des libertaires du Parnasse, que voilà un écrivain jugé.

« Cythère », le long poème d'avant-garde, donne à bon droit son titre au volume presque d'un bout à l'autre cythéréen. Je préfère à cette vision grecque, où reviennent trop souvent les imprécations contre le siècle, les deux séries, moins tendues, intitulées « Pastorale » et « Marie ». Si vous êtes pressé — il ne faut pas l'être — allez droit à la pièce « Fantaisie », si conforme au rythme naturel de l'auteur, à « Ils étaient trois bouleaux », dont le symbolisme évoque des idées toutes de finesse et de grâce. Mais là, reposez-vous, reposez-vous dans « Pèlerins des bois » en compagnie de la petite Marie. L'amour de l'enfant, encore un aspect d'âme et une veine d'inspiration qui apparente Roger Brien à Victor Hugo dont il reste l'émule — François Mauriac l'a dit — par les cataractes du verbe et jusque dans la simplicité de stances plus intimes :

*Et d'une souche à l'autre, enivrant papillon,
Tu voles, miroitant de soleil et de grâce.
Ta chevelure d'or aurait charmé Villon.
Les traits de ton visage ont l'éclat du printemps.
Tes yeux, lacs de clarté, auraient ravi les Grâces.
Un univers de paix sourit dans tes deux ans.*

Après cela, que certaines strophes au cours du livre dénotent un peu de hâte ou de fatigue, que le poète abuse du tour comparatif : *plus doux que mille violons — auprès d'elle qu'était la belle Cléopâtre ?* etc., il serait malséant de s'en plaindre et malsonnant d'y insister.

* * *

Passé les vingt premières pages de « Cythère », je me demandais déjà si Roger Brien ferait le pont avec la symbolique chrétienne. Dans la négative, comme autrefois je tenais en réserve une avalanche de conseils à servir en termes suavissimes. Que voulez-vous, j'ai tant vu durant ma jeunesse littéraire danser et nager naïades, ondines et nymphes, que je les voyais sans regret disparaître peu à peu — jamais complètement — de nos rivages et de nos bois. Peine inutile ou vœu superflu, l'auteur m'a devancé. S'il a dû « risquer ce voyage » et dans un but prometteur, il avoue qu'un autre horizon l'attire, déjà en partie scruté, voire exploré. Sa fameuse Déesse n'était qu'un symbole de Dieu.

Reflet cristallisé des attributs de l'Être.

Roger Brien restera s'il le veut notre grand poète chrétien. Et à défaut heureusement de conseils, je puis lui offrir la garantie que son Rêve, ce rêve auquel il s'adresse parfois comme à un compagnon personnel et vivant, ne l'abandonnera pas d'une foulée dans ses futures pérégrinations. Encore et toujours le poète chante et serviteur de la Vierge filera le long de nos îles comme « un voilier chargé de lune ».

M.-A. LAMARCHE, O. P.

CRI D'ALARME

Le livre canadien est à la baisse, dit-on.

Quand nous étions coupés de l'Europe par la guerre, de nombreuses maisons d'édition surgirent au Canada comme en Amérique du Sud et aux Etats-Unis pour se consacrer au prestige littéraire de la France, en sorte que celui-ci n'a pas connu d'éclipse.

Nos éditeurs publièrent aussi et répandirent des ouvrages indigènes, la demande étant considérable. Inhibée jusque-là par un environnement défavorable, par le manque d'émulation, de public, d'éditeurs, la Muse canadienne d'expression française reçut ainsi un encouragement fécond ;

LE SENS DES FAITS

elle s'épanouit en œuvres belles et multiples. Si cet encouragement se fût maintenu, elle aurait continué à écrire — et peut-être produit d'autres œuvres de l'envergure de *Bonheur d'occasion*. Le chef-d'œuvre vient parmi, ou à la suite, de nombreux essais moins étoffés.

Mais la guerre est finie et l'industrie française du livre compte reprendre son empire. Elle s'active plus que jamais et déploie toutes ses ressources. Elle fait du « dumping », pour employer une expression douanière. Elle nous inonde, vague sur vague, de livres dont au moins cinquante pour cent camelote impure. Elle envoie ici des représentants dressés à mousser ses intérêts, à lui faire une propagande experte et lui préparer de plus amples débouchés. « Il leur semble que de nouveaux livres (dont nous nous passerions très facilement) seraient bien reçus de notre public ».

Des auteurs à succès ne dédaignent pas de venir nous faire d'énormes louanges au moment du lancement d'un nouveau livre, d'une réédition, d'un album. Nos éditeurs préfèrent ces écrivains d'outre-mer et vont même à Paris chercher des manuscrits pour se consacrer plus que jamais à la diffusion du livre... d'ailleurs ; ils « se refusent à exploiter sur le marché de France les avantages que les éditeurs canadiens peuvent avoir actuellement sur les éditions françaises ». L'industrie française du livre doit se gausser de cette magnanimité. Elle en profite. Et le livre canadien est à la baisse.

Nos éditeurs et libraires aidèrent puissamment la littérature française pendant cinq ans ; les éditeurs, auteurs et libraires français ne se sentent pas appelés à nous rendre le réciproque. Georges Duhamel l'a dit en leur nom, il trouvait monstrueux d'accepter des livres imprimés au Canada, même ceux d'autres français. Il serait intéressant à ce propos de savoir en chiffres exacts combien de demi-douzaines de livres canadiens-français ont trouvé acheteurs là-bas, avant les restrictions imposées par le Gouvernement de France, en regard des centaines de milliers des leurs publiés ou achetés ici.

Donc, l'Europe ne veut pas de nos livres.

Les États-Unis ne veulent pas de nos livres.

L'Amérique du Sud ne veut pas de nos livres.

Cela ne serait rien si le livre canadien était apprécié ici, s'il était à la hausse parmi nous. Il y est à la baisse, depuis l'arrivage des livres français appelés par les libraires à raison de centaines par semaine. Chacun se jette sur ces arrivages comme s'ils étaient tous précieux, et

dévore tel ou tel « Prix de l'année » qui sera désuet en moins de six mois, mort et enterré en moins de deux ans.

Un fonctionnaire qui voyage à travers le pays me dit n'avoir vu que par exception, même pendant la guerre, un nom canadien parmi les livres et albums étrangers se bousculant dans les vitrines de nos libraires, qui suivent le courant : on leur demande des livres étrangers, ils donnent des livres étrangers, français ou autres ; ils les annoncent largement. L'idée de pousser l'œuvre d'un compatriote ne semble pas leur traverser l'esprit.

L'un de nos économistes affirme que par ses dépenses chaque nation met son argent où elle a son cœur. De son côté, Charles Gautier du *Droit* d'Ottawa a signalé le manque de prudence élémentaire qui nous fait porter soixante-quinze pour cent de notre pouvoir d'achat aux étrangers, tout en nous disant mal lotis et dépouillés par eux. Pour ce qui est des livres, la proportion s'élève à quatre-vingt-quinze et quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Or ceci est beaucoup plus grave que cela. Il est vrai que nous manquons de justice envers nos compatriotes commerçants, que nous nous mettons en état d'infériorité matérielle, que nous enrichissons l'adversaire en prenant chez lui les denrées essentielles ; en nous gorgeant de livres étrangers, nous nous appauvrissons cœur et esprit, nous nous diminuons radicalement, nous détruisons en nous-mêmes ce que nous avons de spécial : une âme canadienne, une mystique, un sens national.

Nous avons reçu en héritage les valeurs morales et spirituelles qui firent la France grande, qui nous auraient faits grands en terre d'Amérique. Nous les noyons sous une avalanche de textes contraires à notre culture et même au génie de notre mère-patrie, des textes semblables à ceux qui l'ont amoindrie et livrée à son ennemie séculaire. Il est maintenant connu que le malheur de la France fut préparé de longue main par l'Allemagne, dont la Cinquième Colonne agit d'abord par le truchement de livres, de journaux et revues subventionnés qui enseignaient le défaitisme et le dévergondage des mœurs.

Sciemment ou non, tout écrivain propose sa philosophie de la vie. Il préconise une attitude, défend ses idées personnelles, rend sympathiques des personnages qui lui ressemblent.

Les *Pocket Books*, *White Circle*, et *Collins*, à trames brutales, sont étrangères à notre mentalité et à nos aspirations, cela est flagrant même pour ceux et celles qui les ingèrent en quantité. Nous nous défions beaucoup moins des livres écrits en notre langue et du danger qu'ils présentent pour notre esprit et pour notre foi. L'abîme qui sépare l'architecture moderne de la France des monuments sublimes ou charmants qui subsistent

LE SENS DES FAITS

de son passé est pourtant moins grand que l'abîme qui sépare les écrivains français d'aujourd'hui de ceux du grand siècle. Mais des lecteurs qui professent le plus grand mépris (« Pouah ! Quel style ! ») pour les livres canadiens conformes à notre âme française et catholique, dévorent n'importe quoi venant d'ailleurs. Ils goindrent le produit lépreux d'auteurs qui prônent, qui ornent et entourent parfois des paillettes du style, leurs instincts les plus bas ; qui attaquent notre foi, qui renient Dieu et les dix commandements, qui nous introduisent dans un monde de choses et de terreur ; ou de rêveurs dilettantes évadés dans un narcissisme où ils se demandent même s'ils existent. Des techniciens de la perversion, empoisonneurs d'esprits. Des êtres qui attestent leur décadence, sinon la décadence de leur civilisation. Or, si l'auteur chrétien doit peindre la vie en chrétien et ne présenter aucune thèse opposée à la vérité chrétienne, le lecteur croyant doit lui aussi lire en fonction de sa foi, avec des yeux de croyant, et rejeter les auteurs à descriptions ou à conseils pernicieux.

Si encore nous gardions assez de liberté d'esprit et de doigté pour choisir parmi les arrivages des œuvres donnant une vision plus ample du monde, et servant à épanouir l'homme, celles qui s'accordent avec notre culture séculaire, celles qui respectent la véritable hiérarchie des valeurs, les traditions que nous prétendons maintenir et sauvegarder, afin d'enrichir notre âme canadienne, il y aurait là manifestation louable de discernement, de virilité — car choisir indique un haut degré d'intelligence. De même si nous nous donnions ce plaisir de roi de relever dans la dite camelote la fausseté de sa psychologie, la platitude extrême du dialogue, le filandreux du style, ses répétitions, ses incohérences, ses faiblesses, ses fautes. Mais plutôt qu'un libre choix le snobisme régnant veut que nous acceptions tout l'étranger comme supérieur.

Ce besoin de puiser à une source extérieure crée en nous une mentalité de plus en plus hybride. C'est du colonialisme intellectuel, beaucoup plus néfaste que le colonialisme politique, et autrement suicidaire. L'autonomie intellectuelle est infiniment plus importante que l'autonomie simplement politique.

Nous pratiquons ce colonialisme avec une inconséquence totale, tout en clamant notre volonté de survivre. Une velléité, au vrai, notre « volonté » de survivre.

Les preuves de notre colonialisme intellectuel sont partout : à l'affiche de nos théâtres, dans les étalages de nos libraires, dans les programmes de nos cercles d'étude, au sommaire de nos revues. Nos bibliothèques débordent de livres métèques, qui n'apportent rien de bon aux

lecteurs canadiens. Les auteurs étrangers font la principale matière de l'édition « canadienne ». Par exemple, quelques annonces que j'ai là devant moi offrent des livres :

- 39 dont 5 canadiens-français
- 35 tous étrangers
- 30 dont 2 canadiens-français
- 16 dont 1 canadien-français
- 13 dont 1 canadien-français
- 12 dont 1 canadien-français
- 12 tous étrangers
- 9 tous étrangers
- 8 tous étrangers
- 5 tous étrangers.

Mus moins par la disparition de leur sens catholique que par la peur de ne pas paraître assez avancés ou par l'obsession d'être à la page, la plupart de nos critiques recensent des livres étrangers dix fois plus souvent qu'ils ne font le triage, pour les signaler, de nos œuvres dignes d'intérêt ou d'estime, celles qui orchestrent nos espérances. Ils glissent plus ou moins rapidement sur la cote morale. Ils ne lisent pas *sub specie aeternitatis*.

La parution d'un livre canadien est pourtant autrement importante pour notre développement culturel que le « dernier paru » étranger. Elle devrait être attendue et saluée. On devrait tout d'abord donner à l'auteur le bénéfice du doute. Exprimera-t-il l'âme canadienne et le beau jeu de la vie ? Est-il ancré au sol canadien ? Marquera-t-il un progrès ou un recul de notre esprit canadien ? Connaîtra-t-il le gros tirage qui attirera la considération des autres pays ? Cadence-t-il une prière ? Enonce-t-il un dynamisme de jeune peuple, de jeune pays ? L'existence y apparaît-elle comme une passionnante aventure, à enjeu éternel ?

Quiconque s'adonne à la littérature canadienne-française se réserve des heures savoureuses et de belles surprises. Par exemple, *Un homme et son péché* ne connut pas un grand succès de librairie mais depuis sept ans un million d'auditeurs radiophoniques se suspendent aux actions et réactions de l'avare Séraphin.

Nos journaux comme nos revues s'enorgueillissent plutôt de tel ou tel collaborateur étranger. Au lieu d'une pâture canadienne exposant nos ressources immenses, nos problèmes particuliers, familiaux, nationaux,

LE SENS DES FAITS

la vie de nos villes ou campagnes, les particularismes canadiens, tous les jours ils présentent notamment à leurs lectrices un feuilleton étranger, situé en Autriche, en Angleterre, en Italie, en Lithuanie, au Portugal, en France (presque toujours sur la Côte d'Azur). Partout ailleurs qu'au Canada. Quelquefois c'est un roman de fortes aventures ; le plus souvent, une bluette longuement étirée : l'éternel conte de Cendrillon faisant un mariage riche. Ce n'est pas cette bouillie sucrée, en farine étrangère, qui peut contribuer à faire des Canadiennes plus fortes, plus orgueilleuses de notre patrimoine, plus confiantes en la grandeur de nos perspectives. Peuvent-elles produire des enfants fièrement Canadiens ? Il n'y a pas lieu d'être surpris des mariages mixtes qui constituent pour nous un coulage effroyable. Je ne parle pas seulement de nos vingt mille soldats mariés à des Anglaises. Mais demandons à l'un de ceux-ci : « Parlez-vous français, dans votre maison ? » Il répond avec un sourire satisfait : « Je suis plus large que ça ! » Il appelle être « large » son écrasement par une personnalité plus forte, son rejet pour lui et ses enfants de nos valeurs nationales, son reniement de la patiente et glorieuse épopée de nos pères.

« Nous resterons longtemps un petit peuple, disait l'un de nos penseurs. Aussi longtemps que nous goberons tout ce qui nous vient d'ailleurs, au lieu de développer et sertir nos dons à nous ».

Il y a plus grave encore. Resterons-nous même un peuple, à nous gaver ainsi de livres étrangers, hétéroclites, indigestes ? Que subsiste-t-il de l'âme canadienne sous tant d'influences étrangères ? Quantité de nos jeunes gens connaissent tous les écrivains de France mais pas un de chez nous. Or, il paraît que les nerfs allant de l'œil au cerveau sont dix-sept fois plus forts que les autres : en conséquence, les impressions visuelles sont dix-sept fois plus profondes et durables. Nous comptons déjà toute une série d'intellectuels internationalistes qui s'ennuient en notre beau pays, pour lesquels des éditeurs demandent la permission de publier les livres à l'Index, nourriture « requise » pour ces esprits « affranchis ». Nous comptons de haineux *Témoins de Jéhovah*.

Il a suffi de quelques livres pour déclancher la Révolution française, et d'autres révolutions.

C'est entendu, nous ne pouvons vivre en vase clos et nous avons besoin de la France : mais seulement de son meilleur, c'est-à-dire d'environ dix pour cent (au plus) de ce qu'elle nous offre ; pas de toute sa production délirante, affligeante, pseudo-intellectuelle. Et encore ce pourcentage s'applique-t-il surtout aux spécialistes : nos professeurs

de littérature, nos critiques, nos intellectuels et chercheurs. Les autres ne lisent-ils pas pour se distraire, pour tuer le temps ? A ceux-là Dimnet dit avec force : « Ne lisez jamais pour le style. C'est la substance qui importe ».

Notre Gouvernement frappe de droits prohibitifs les marchandises étrangères qui font une rude concurrence à nos industries ; il devrait frapper de droits plus prohibitifs les livres qui font la guerre à nos innéités et valeurs. Si Dieu nous avait voulu Français tout court, ne nous aurait-Il pas laissés en France ?

Menacés comme nous le sommes par le cinéma et sa luxueuse vulgarité, par les magazines américains bariolés et folichons, si contraires à notre mentalité, par les boîtes à « musique » infernales des restaurants, par des « comics » (?) qui sont des écoles de brutalité, et par notre radio quand le réseau français devient subitement un réseau anglais, un certain exclusivisme littéraire — sinon un boycottage — serait rigoureusement indiqué. La loyauté et un souci de légitime défense le commandent, nous devrions lire ou acheter au moins cinq ou six livres canadiens-français (repas substantiel) pour chaque livre étranger (dessert). C'est l'opposé qui arrive. Nos lectures pourraient poser un acte de foi en notre survivance ; elles sont au contraire un déni formel de nos valeurs et des écrivains qui les expriment. Elles dénotent la faiblesse de notre désir de survivance. Elles sont infidélité aux principes fondamentaux de notre nationalité. Elles sont trahison et abandon. Elles sont, sur place, une fuite à l'étranger.

Les autres pays se défendent mieux. Nul autre peuple « civilisé » ne fait pareille fête aux étrangers, pareille nique à ses artisans de la plume, gardiens et ouvriers du prestige national. « Le Français est celui qui ne connaît pas l'étranger », dit Robert Charbonneau.

Si « barbare asiatique » qu'il soit, Staline comprend mieux l'importance transcendante de la parole écrite, et le rôle de l'écrivain, guide et interprète de tous. Il l'appelle un « ingénieur en âmes ». Il l'honore ou le châtie, selon qu'il énonce ou qu'il s'éloigne des valeurs nationales. Staline sait pertinemment que contrôler l'écrivain, c'est contrôler la pensée du peuple.

Il y a douleur à constater le même funeste colonialisme, la même dépendance intellectuelle dans les publications qui se dressent en garde royale de notre survivance. Elles sont comme les autres axées sur l'étranger plutôt que sur le Canada. Leurs critiques font une large publicité (qui devient réclame, que la recension soit favorable ou non) à des œuvres

LE SENS DES FAITS

qui selon saint Paul ne devraient même pas être mentionnées, à cause de l'abjection bestiale de leur trame ou de la pourriture de leurs personnages, dans une publication chrétienne et qui respecte ses lecteurs. A côté, en petits caractères dans de petites colonnes, ils mentionnent quelques auteurs canadiens.

Le livre canadien est à la baisse...

Au temps des Fêtes, l'occasion eût été bonne de pratiquer un peu de patriotisme ou de fraternité en donnant, ou en se donnant, des livres canadiens ; nous avons comme d'habitude acheté quatre-vingt-quinze à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'œuvres étrangères plus ou moins saines.

Comme le dirait Pagnol, nous sommes de bonnes poires. Et nous voulons plus que tout la survivance des autres peuples.

Marc SAMSON

L'esprit des livres

Chanoine Arthur SIDELEAU — « Chansons de Geste ». Editions Lumen, Montréal, 1946. 19.5 cm. 312 pp.

Ce volume est le deuxième de la collection *Humanitas* publiée par la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, comme nous avons eu la joie de le signaler dans notre livraison de décembre 1946, page 316. Il est l'œuvre du distingué Doyen de cette Faculté et fondateur de *Humanitas*.

M. le Chanoine Sideleau a su commencer par le commencement. Des notices brèves, nerveuses, excellemment à point, nous renseignent sur l'origine du genre des chansons de geste et sur les plus remarquables spécimens. Puis vient une anthologie. L'éditeur a non seulement procédé au choix avec la compétence qu'on lui connaît, il a voulu encore refaire par lui-même la traduction pour nous communiquer le mieux possible la saveur de la langue d'oïl originale. Plus tard, suivront les volumes de savants et minutieux commentaires.

On goûtera tous et chacun des extraits choisis et traduits par le Doyen Sideleau. La *Chanson de Roland* a reçu un traitement de faveur. Mais je tiens à signaler les passages de la *Geste de Garin de Monglave*, et ceux de *La chevalerie Vivien* dans la *Chanson d'Aliscans*. Veut-on, pour une ou deux heures, se jeter en pleine épopée, voir les grandes ombres de Roland, de Charlemagne, de Guillaume d'Orange, de Vivien son neveu, se ranimer, dialoguer, puis mourir ou pardonner héroïquement ? Qu'on se laisse faire par ce beau livre où un vrai maître a su conjuguer l'érudition et la vie. Le vers de M. Sideleau est souvent bien trempé, d'une seule venue, forgé pour le choc des répliques. Aux plus anciens textes de notre langue française il rend une force et une vie dont on reste étonné.

André Diotte

F.-X. GARNEAU — « Histoire du Canada ». Huitième édition, par Hector Garneau. Tome IX. Editions de l'Arbre, Montréal, 1946. 19 cm. 296 pp.

Pour les deux volumes précédents, nos lecteurs voudront bien se reporter à la R. D. de décembre 1945, p. 317. Ils y trouveront aussi l'indication précise du compte rendu de chacun des tomes antérieurs.

Celui que voici termine la présente réédition. Il traite des Troubles de 1837 (pp. 9-81) et de l'Union des Deux Canadas qui fut la conséquence de l'insurrection des Patriotes (pp. 82-147). Vient alors la *Conclusion* écrite par François-Xavier Garneau en 1859. Après la Table des Matières de ce neuvième volume, suit un Index alphabétique, net et exhaustif, de l'œuvre entière.

Cette huitième édition apparaît dans un format commode, maniable, favorable à la consultation fréquente et à la propagande. Tant mieux. Le

« chargé d'affaire », M. Hector Garneau, a jugé bon, non seulement de corriger la bibliographie et de la mettre à jour, mais encore de reviser le texte même de l'auteur en y introduisant de ses *jugements historiques* à lui qu'après des recherches sérieuses et prolongées il estime devoir être substitués à ceux de son grand-père. De telles modifications sont toujours renfermées entre crochets. Mais le procédé s'est avéré si fréquent et, souvent, avec des répercussions de critique historique si importante que d'aucuns auraient désiré voir cette présente série de neuf volumes se donner clairement comme une refonte par M. H. Garneau de l'œuvre de F.-X. Garneau.

Laissant cette discussion aux revues spécialisées, je tiens à signaler une dernière fois la précision si détaillée avec laquelle M. Hector Garneau s'est attaché à parfaire son travail. Cette belle édition sera lue, gardée, consultée et répandue partout, au Canada et à l'étranger.

Claude Clément

Victor MANY, p. s. s. — « La vraie vie » ou « Merveilles de la vie de la grâce ». Granger, Montréal, 1945. 20 cm. 268 pp.

Voici un livre non à lire, mais à méditer. A cette condition seulement on tirera profit de cette « étude méthodique de l'admirable organisme surnaturel que nous apporte la grâce du baptême »

Comme le souligne la préface du regretté Mgr G. Gauthier, M. Many ne se contente pas de traiter de l'aspect négatif de la vie surnaturelle : il expose avec ampleur et clarté les richesses incomparables d'une âme fidèle à « la dévotion capitale de la présence de Dieu en elle ». Ainsi, les premiers chapitres, consacrés à l'excellence de la grâce sanctifiante, nous montrent les merveilles opérées en nous, qui devenons « les temples du Saint-Esprit, les enfants adoptifs de Dieu, les membres du Christ ». Les relations étroites entre Jésus-Christ et l'âme fidèle constituent ensuite l'objet d'une pénétrante étude sur la vie même de la grâce, son principe, son milieu, son terme, sa consommation au ciel.

La grâce — puisqu'elle est en quelque sorte l'âme de notre âme — est ensuite étudiée dans les puissances qui en découlent et qui sont à l'origine de nos œuvres surnaturelles : les vertus chrétiennes. L'auteur se limite aux trois vertus théologales et, ainsi qu'on devait s'y attendre, la plus large part est accordée à la charité, dont Lacordaire disait qu'elle est « l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme ». Ces puissances de la grâce, les vertus chrétiennes, ont pour mission de faire progresser l'âme dans la voie de la perfection, dont le terme est « le mariage divin de l'âme avec le Fils de Dieu ». Mais dans cette ascension vers le souverain Bien, il est de toute nécessité que « l'âme se dégage des liens qui la retiennent à la terre » ; c'est poser les conditions sans lesquelles il est impossible d'atteindre ces hautes cimes où sont appelées toutes les âmes de bonne volonté : le renoncement et la prière.

M. Many termine son livre par un éloquent panégyrique de sainte Thérèse, la réformatrice du Carmel, nous donnant en modèle cette grande

sainte en qui se sont manifestées à un si haut degré « les merveilles de la vie de la grâce ».

A tous ceux qui veulent mieux connaître le don de Dieu, « La vraie vie » fournit l'occasion d'une intéressante étude et de salutaires réflexions sur la vie intérieure. « C'est un beau et bon livre qui mérite la plus large diffusion ».

Aurèle Daoust

Honoré de BALZAC — « César Birotteau ». Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 411 pp.

Une réimpression du *César Birotteau* d'Honoré de Balzac et que nous devons aux Editions Variétés. Nous n'avons pas à présenter Balzac. Il appartient à la classe de ces géants de la littérature dont la démesure (non péjoratif), le génie, devrions-nous dire, ne se prête qu'au vocabulaire superlatif. Ses types d'humanité si authentiques, si éternellement vivants sont à ce point inoubliables que toute la vie durant, les autres créations de la littérature ne seront réussies — pour l'envoûté — qu'en regard des types balzaciens.

Grâce aux Editions Variétés, nous venons de redécouvrir l'auteur de la Comédie humaine, et avec le même émerveillement d'il y a vingt ans. Pour nous excuser de n'en vouloir dire davantage, nous aurions plaisir à citer ici les magnifiques paroles d'un grand lyrique devant la statue de Balzac du puissant sculpteur français, Auguste Rodin ; cette statue, je cite : « C'était Balzac, dans toute la fécondité de son abondance, le fondateur de générations, le gaspilleur de destins. C'était l'homme dont les yeux n'avaient pas besoin d'objets (allusion symbolique aux yeux vides de la statue). Si le monde avait été vide, ses yeux l'eussent aménagé. C'était l'orgueil de la création, sa fierté, son vertige et son ivresse ».

Que pourrions-nous ajouter qui ne serait qu'un décalque plus ou moins réussi de cette appréciation juste et poétique d'un génie qui exorbité notre pouvoir de critique et dont les faiblesses même sont nécessaires, font partie intégrante de la grandeur et de la perfection. Et ce n'est point là paradoxe. A certains qui se montraient étonnés qu'on puisse trouver des défauts ou de l'inachevé à ce qu'on a l'habitude de classer un chef-d'œuvre, un écrivain (qui devait être poète) répondait : « Les chefs-d'œuvre ?... Comment seraient-ils finis, s'étant situés en plein infini !... » Il y a là réponse à toutes les objections quant à l'œuvre de génie.

Annette Décarie

DELLY — « Le Mystère de Ker-Even. Les Editions Variétés, Montréal, 1945. 19 cm. 466 pp. 2 vol.

Les œuvres de cette romancière, toutes sur le patron de la sentimentalité confortable et terriblement inactuelle, ont fait autrefois les délices prudentes de quelques-uns de nos dimanches dits, en langue conventuelle, *sans parler*. Romans suaves pour un âge encore tendre qui forcément ne devait plus durer que « l'espace d'un matin ». Depuis... nous avons beaucoup, énormément vieilli...

Annette Décarie

L'ESPRIT DES LIVRES

Gustave COHEN — « Ceux que j'ai connus ». L'Arbre, Montréal, 1946.
19.5 cm. 212 pp.

Gustave Cohen, professeur en Sorbonne, conférencier très goûté, et à juste titre, à la Société de l'Université des Annales de Paris, Gustave Cohen qui a tant fait pour la connaissance du théâtre médiéval — la bibliographie de ses travaux est très considérable — comme aussi de la littérature en général, nous offre, avec *Ceux que j'ai connus*, des souvenirs admiratifs et respectueux de grandes figures, grands écrivains ou grands universitaires qui ont traversé son existence d'érudit, du fait d'activités semblables ou parallèles.

De beaux noms, des noms glorieux comme ceux de Maeterlinck, d'Anatole France, de Gabriele d'Annunzio, de Maurice Barrès, de Paul Valéry, de Jacques Maritain — et j'en passe — sont ici évoqués de façon très personnelle, dans la spontanéité de rencontres non prévues pour le lecteur de la postérité. Différent en cela de ces interviews tout calculés, et où l'homme célèbre ne perd pas un instant de vue son petit effet futur.

Ce genre d'ouvrage que, pour notre part, nous goûtons toujours beaucoup, offre une distraction de choix et l'agrément inusité de minutes d'intimité précieuse dans le quotidien de quelques-unes de nos idoles du ciel littéraire ou philosophique, tout en ne cessant pas absolument d'enseigner, puisqu'à vol d'oiseau nous retrouvons toujours « les lignes de faite » de ces grands esprits.

De ceux-là, dans *Ceux que j'ai connus*, ils sont bien dix ou onze.

Annette Décarie

François MAURIAC — « Les anges noirs ». Les Editions Variétés, Montréal, 1946. 19 cm. 210 pp.

Mauriac, grand romancier en qui le poète ne saurait passer inaperçu. Sa poésie revêt et pénètre à la fois la vérité humaine « comme la peau dorée d'un fruit adhère à sa pulpe vive ». Par la vertu de poésie « une vérité qui émerge de la vie accède pour l'éternité à une vérité supérieure » sous la plume d'un grand écrivain. Tel est le cas mauriacien.

A chaque ligne d'un roman de Mauriac, c'est la vie qui palpite ; par le cœur, le sang, le poulx et tous les viscères.

Toujours l'insondable mystère du Bien et du Mal : les horribles conflits qu'il suscite à ciel ouvert chez les meilleurs ; la timide lueur de surnaturel furtivement entrevue chez les pires monstres d'humanité. Le péché est partout latent chez les personnages de Mauriac. Atavisme, « chaîne porte-malheur accrochée à l'épaule du premier homme » (André Rousseaux). « C'est la loi du monde que le venin survive à la bête » (François Mauriac).

Le criminel Gradère eut pu être le saint prêtre Alain Forcas. Simple question de disponibilité au moment de l'appel divin.

Ce climat forcené de *Les Anges noirs*, avec ses amours de magie noire, nous rappelle par certains effluves diaboliques, — des impondérables d'atmosphère, — *les Hauts de Hurle-vent* d'Emily Brönte.

Si comme l'écrit Maeterlinck, « le sage qui passe interrompt mille drames », un être de fatalité comme le cynique, le pervers, l'ignoble Gradère entraîne tout dans le sillage de son âme de crimes.

Mauriac ce « devin de la concupiscence », porte ici à sa plus grande perfection le génie qu'il a d'évoquer tout l'immonde d'une âme en servitude de chair ; son aspiration aussi vers la pureté, la lumière. Gradère pourrait reprendre pour son propre compte ce beau vers de Joseph Mélon :

« O corps, cloaque impur que je voulais église ».

Mais vienne la Grâce et l'infinie miséricorde divine, par le truchement du sacrement de pénitence, et, « entre l'âme d'un petit enfant et la vôtre, murmure le saint prêtre, d'une façon génialement consolatoire, en absolvant l'assassin, il n'y a plus que la différence de quelques cicatrices ».

Annette Décarie

André MAUROIS — « Ariel ou la Vie de Shelley » Les Editions Variétés, Montréal, 1946. 18 cm. 288 pp.

Monsieur Maurois poursuit inlassablement parmi les sujets de littérature et d'histoire son exploration fashionable et lucrative. Quand il choisit d'écrire la vie de Shelley, il y a quelques années, il savait certes ce qu'il faisait. Le cœur généreux, la bonne foi souvent naïve de ce poète, plus encore que ses dons merveilleux d'imagination, lui font, malgré ses égarements, une physionomie singulièrement attachante.

Tout le monde reconnaît beaucoup de talent à M. Maurois, et je n'ai nulle envie de le lui contester. Sa narration, d'un mouvement et d'un intérêt très vifs, brille aussi par la mesure et la clarté. Elle fourmille de notations suggestives et nuancées, et, sans s'embarrasser trop du souci d'exactitude, elle reconstitue pour nous le monde et l'atmosphère où l'existence aventureuse et tragique de Shelley s'enchevêtre à tant d'autres vies qu'elle entraîne dans son sillage. Pour quelques heures, nous nous croyons contemporains et compagnons de cette phalange romantique dont la vie fut si intense, si mouvementée ! Mais l'intérêt que nous prenons à cette histoire de Shelley, ne doit pas nous cacher que le plus précieux de son aventure intérieure y est à peine effleuré. La vie de Shelley n'a-t-elle pas été au fond une découverte progressive de la Vérité où l'ombre cède tous les jours un peu plus de place à la Réalité ? Quel relief M. Maurois donne-t-il à cette ascension ? Il regarde et décrit tout du dehors. Le sens profond de la destinée de Shelley, qui est religieuse comme toute destinée humaine, ne retient pas son attention. Il préfère s'étendre sur l'inconduite odieuse de Lord Byron pour insinuer à la fin que sa vie de débauche et de succès faciles mérite la même admiration que l'opiniâtre et douloureux pèlerinage de Shelley vers la Lumière. Voici comment le chic amoralisme du critique s'exprime sur ce point :

« Ainsi discourait le chœur (quelques amis de Shelley), unanime, et peut-être ne voyait-il pas que son adoration pour Shelley était faite pour une bonne part de l'échec temporel de celui-ci. L'homme aime plus volontiers ce qu'il peut plaindre que ce qu'il *doit envier* (c'est moi qui souligne).

Il trouve dans le spectacle d'un échec immérité d'agréables arguments pour expliquer sa propre malchance... Il eut fallu sans doute bien de la modestie à Williams et à Trelawney pour aimer le brillant Byron comme ils aimaient le pauvre Shelley ».

Cette belle modestie qui faisait si honteusement défaut aux amis de Shelley ne manque évidemment pas à Maurois. L'orgueil et l'envie ne l'empêchent pas non seulement d'accorder à Shelley et à Byron une semblable affection, mais de placer Byron au-dessus de Shelley pour rendre en sa personne le culte qui est dû au dieu *Succès*. S'il garde une élégante indifférence envers toute morale et toute religion, il ne semble pas près d'apostasier cette religion-là.

Gabriel-M. Lussier, O. P.

Arthur SAINT-PIERRE — « Témoignages sur nos orphelinats ». Lettre-préface de Son Eminence le Cardinal Villeneuve, O. M. I. Fides, Montréal, 1946. 19 cm. 158 pp.

Pour savoir exactement à quoi s'en tenir sur le rôle de nos institutions de bienfaisance auprès de l'enfance malheureuse dans la Province de Québec, l'auteur, directeur de l'Institut de Sociologie de l'Université de Montréal, a institué une enquête auprès d'un certain nombre d'anciens pensionnaires des deux sexes dans nos orphelinats. Son livre offre au public un rapport substantiel des résultats de cette enquête. Il contient un bilan déjà extrêmement révélateur en faveur des institutions telles qu'elles existent dans Québec. Puisse-t-il orienter et fixer définitivement l'opinion. Je ne saurais en recommander trop vivement la diffusion.

Me serait-il permis d'appuyer personnellement le projet que doit très probablement nourrir l'auteur de faire suivre cette première enquête de quelques autres qui, bien loin d'en infirmer les conclusions, ne feraient que les appuyer en les précisant ? une enquête auprès des aumôniers des institutions, par exemple, une autre auprès des dirigeants, une autre dont les conclusions seraient aveuglantes et sans réplique sur l'aspect financier ; le tout contrôlé par une étude comparée du placement familial. Car il ne suffit pas de connaître la situation de l'enfant à l'orphelinat, il faudrait aussi savoir si elle est généralement meilleure dans une famille en tenant compte d'une foule d'autres conditions tant du côté de l'enfant que de celui de la famille qui l'adopte.

L'ouvrage de M. Saint-Pierre donnerait lieu à une multitude d'autres réflexions de caractère plutôt doctrinal et qui déborderait les cadres d'une simple recension. Le sujet s'offre aux spécialistes. Que les défenseurs de nos institutions ne craignent rien, leur cause a déjà triomphé. J'ai fréquenté des orphelinats catholiques aux Etats-Unis, à Manchester, N. H., à Fall-River, Mass., à Lewiston, Maine ; ces maisons sont sous la direction de religieuses en majorité d'origine canadienne et les enfants, garçons et fillettes, m'y ont paru aussi heureux et aussi bien éduqués que dans les meilleures familles et les pensionnats les plus hautement recommandés.

A. Saint-Pierre, O. P.

Alfred CHARPENTIER — « Ma conversion au syndicalisme catholique ». Fides, Montréal, 1946. 19 cm. 241 pp.

Cet ouvrage, en plus de son double intérêt historique, l'évolution syndicale de son auteur et les origines des différentes unions ouvrières du Canada, comporte une valeur doctrinale très pratique : il souligne la nécessité de principes moraux chrétiens à la base de tout syndicalisme ; sans ces principes, les syndicats ne peuvent jouer qu'un rôle néfaste tant à leurs membres qu'à la société.

Destinée en 1925 à instruire de la « morale sociale catholique, des camarades désireux d'approfondir le problème de l'organisation professionnelle », cette confession du Président de la C. T. C. C. peut donc se présenter aujourd'hui comme une solution à notre difficile problème ouvrier. De nos jours où les grèves pullulent de toutes parts et causent un malaise économique qui engendre des conséquences fâcheuses dans la vie politique et sociale, plusieurs esprits viendraient à douter de l'utilité et de la légitimité des syndicats et à en désirer la suppression s'ils ne savaient que ces organismes idéalement bons peuvent être viciés, soit par l'étroitesse d'esprit et la volonté égoïste de certains chefs, soit encore par l'application de principes non proportionnés à la fin désirée. Les syndicats neutres sont atteints de ce dernier mal. Guidés par des principes exclusivement matérialistes, ils ne peuvent assurer à leurs membres une sécurité économique qu'au détriment de leur bien-être social et moral.

Dès 1913, M. Charpentier a constaté ces funestes conséquences de la neutralité religieuse dans les unions internationales et nationales dont il fut lui-même membre pendant quelques années. C'est pourquoi il s'est converti au syndicalisme catholique. Dans ce dernier il a trouvé les principes moraux directeurs nécessaires à son orientation sociale et morale.

Ce livre qui est un témoignage vivant de la supériorité du syndicalisme catholique sur l'unionisme neutre mérite un bon accueil chez tous les intéressés à la question sociale et spécialement chez tous nos ouvriers catholiques du Canada.

Ths.-M. Richard, O. P.

Henri TROYAT — « Le signe du taureau » Les Editions de l'Arbre, Montréal, 1945. 19 cm. 282 pp.

C'est sans doute un roman puissant, profond, largement et savamment épicé, ce n'est certainement pas un témoignage de la primauté du spirituel. Une civilisation qui s'honore de telles œuvres n'a qu'à se bien tenir en présence d'une invasion de barbares. Cf. Mgr Gibier : « La désorganisation de la famille », p. 83. Il est difficile d'admettre qu'un but exclusif d'art puisse pousser à un tel degré la hantise de l'alcôve, de la chambre de rapport et de maints sentiments dépravés. Indépendamment des dogmes, la source de la propagation de l'espèce humaine sur la terre a tout de même sa noblesse et ses pudeurs. Que la raison au service de l'art environne l'accouplement physique de tous les raffinements de l'amour dépravé, c'est monstrueux. Je retiens le reste qui pend au bout de ma plume. « Le signe du taureau » est un livre pervers.

A. Saint-Pierre, O. P.

LES RECENSIONS DU MOIS...

Chansons de geste, par le Chanoine A. Sideleau	\$2.00
Histoire du Canada, par F.-X. Garneau. Tome IX	1.50
La vraie vie, par Victor Many, S. S. S.	1.00
Le mystère de Ker-Even, par Delly 2 volumes	2.50
Ceux que j'ai connus, par Gustave Cohen	1.25
Témoignage sur nos orphelinats, par Arthur Saint-Pierre	1.00
Ma conversion au syndicalisme catholique, par A. Charpentier	1.25

LA T. S. VIERGE MARIE

SES GRANDEURS - SON CULTE

par PAUL L'ERMITE

Petites contemplations mariales. « Rien d'une doctrine sèche, ni, à l'autre extrême, d'un lyrisme banal et impersonnel, mais un exposé à la fois ardens et lucens ».

PRIX : \$1.00

UN SAINT CHEZ LES PAPAS

par V.-M. MASSON, O. P.

Un ouvrage d'actualité à l'occasion de l'année thérésienne commémorant le cinquantième anniversaire de la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. N'est-ce pas glorifier la petite sainte de Lisieux que de faire connaître et aimer son père, le modèle des papas !

PRIX : \$0.35

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

Tél. CRescent 4137

■
MAISON JOSEPH CORBEIL

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



Avec les compliments de

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.

of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Willbank 7121

ABONNEZ-VOUS ET FAITES ABONNER VOS AMIS AU QUOTIDIEN

LE DROIT

Au service des Canadiens-Français de l'Ontario et de l'Ouest du Québec depuis plus de 30 ans

98 RUE GEORGES

OTTAWA, CAN.

*Achète bien
qui achète chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

*Au service du public
depuis 1868*

LE DEVOIR

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA \$6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

Zenith
INC.

Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. FRontenac 7424



Gouttes nasales **PRIVINE**

pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau
COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — MONTRÉAL

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLARD 4694*

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : \$9 000 000.00

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay,
Sec.



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL. 2-9872

QUÉBEC: 104, ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

PRÊTS

Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent assurer le remboursement dans un délai raisonnable reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil qui est une tradition dans cette banque.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTRÉAL

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880



tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183

Tél.

Fitzroy

8585

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5565

Chemin de la

Côte St-Paul

Montréal

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

RECEVÉZ-NOUS
TÉLÉPHONEZ À
BE, 3984

La Photogravure Nationale Limitée
282 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

LÉGENDES LÉGÈRES

par CHARLES MAUREL

Vous lirez avec le sourire ces contes alertes où figurent l'enfant, la jeune fille, l'amoureux, le jeune ménage de chez nous, des vieillards au cœur jeune, un cheval instruit... et un brin de folklore.

PRIX : \$1.00

Du même auteur : { ÉCOLE DE MARIS \$1.00
NOS HÉROS DE ROMANS 0.25

en vente à : **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

Aux Editions du Lévrier :

La Pensée catholique

Une nouvelle revue catholique française, dont les Editions du Lévrier sont les distributeurs au Canada, vient de paraître.

Ce sont des Cahiers de Synthèse Doctrinale qui répandront la doctrine de l'Eglise. Cette doctrine de Vie s'explicité davantage, à mesure que les diverses sciences, progressantes elles-mêmes, lui présentent des matériaux de bon aloi.

Les Cahiers de Synthèse Doctrinale veulent être un guide à la fois clairvoyants et prudents. Ils ne seront ni une rupture avec la tradition, ni une immobilité dans le présent, mais une progression dans la Vérité déjà définie. C'est la méthode à la fois large et sévère qui fut celle de S. Irénée, de S. Augustin, de S. Thomas d'Aquin, le Docteur commun, dont les principes autorisent toutes les audaces, pourvu qu'on s'y tienne, parce qu'ils reposent sur les assises mêmes de la Philosophie humaine et de la révélation divine.

Ces cahiers s'adressent aux prêtres, religieux et religieuses mais aussi aux laïcs, désireux de se cultiver, qui veulent remplir vraiment leur mission conquérante d'apôtre d'Action catholique.

Les Cahiers de Synthèse Doctrinale paraîtront tous les trois mois et se vendront au numéro dans toutes les bonnes librairies.

Prix du premier numéro : \$1.00

en vente à : **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WA. 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA

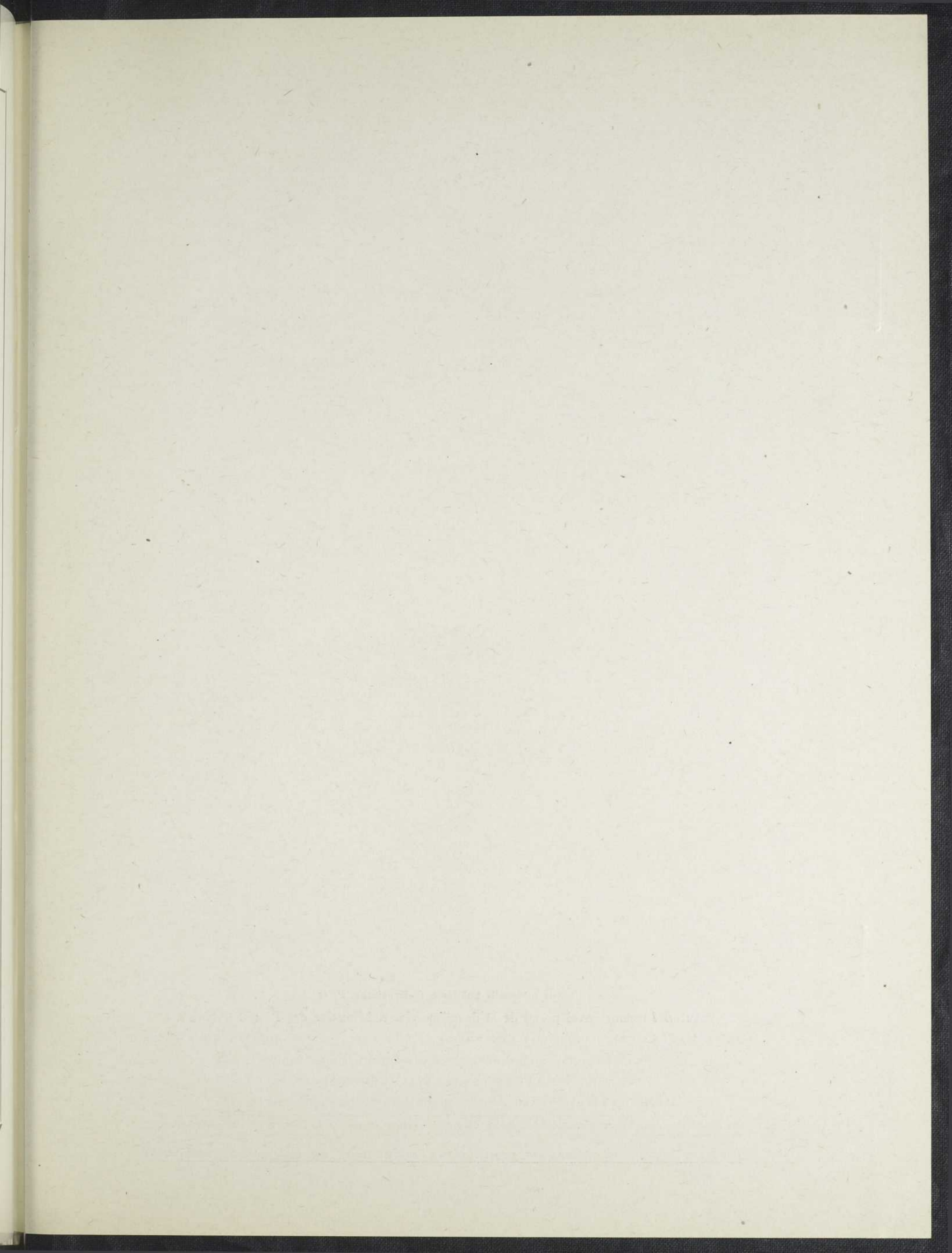
NOUVEAUTÉS, FÉVRIER 1947

La vie spirituelle du prêtre séculier, <i>par l'abbé C. Grimaud</i>	\$ 1.25
Les qualités du Pasteur d'âmes, <i>par F. Mourey</i>	1.25
Vers le Père par le Christ, <i>par Dom G. Mercier, O. S. B.</i>	1.00
Visions d'Anne Catherine Emmerich sur la Vie de N.-S. J.-C. 3 vol.	4.75
Précis d'histoire de la philosophie, <i>par F.-J. Thonnard</i>	2.50
Amour et violence, Etudes Carmélitaines	2.50
Les études du prêtre d'aujourd'hui	3.00
Les sacrements, <i>par le Chan. O. Schoelling</i>	2.25
Le Culte des vœux, <i>par L. Collin</i>	1.25
Jésus notre Modèle, <i>par L. Collin</i>	1.25
Le culte de la règle, <i>par L. Collin</i>	1.00
Caritas, <i>par L. Collin</i>	1.00
Le Catéchisme romain, <i>expliqué par P. Bareille</i> (9 forts volumes)	10.00
En union avec l'Esprit-Saint, <i>par R. Plus, S. J.</i>	1.25
Le mystère de Dieu, <i>par V. Héris, O. P.</i>	2.00
La T. S. Vierge Marie — Grandeurs et culte, <i>par Paul l'Ermite</i>	1.00
L'âme féminine, <i>par R. Thouvignon</i>	1.00
Brume du matin, <i>par Paula Hoesl</i> (1946) Roman	1.50
Ton cœur devant Dieu, <i>par Paula Hoesl</i> (1946) aux jeunes filles	1.25
Jeunes filles de France d'Eugénie de Guérin à H. Boicher, <i>par J. Balde</i>	1.50
Les problèmes de l'enfance délinquante	1.50
Les jeunes devant l'humanisme intégral, <i>par Ed. Montier</i>	1.25
La pensée de Gustave Thibon, <i>par Emile Rideau</i>75
Abrégé de la doctrine communiste, <i>par P. Delaye, S. J.</i>75
Transfiguration. Cure d'altitude spirituelle, <i>par P.-J. Adeline</i>35
Ainsi parlait Bayart. Le code de l'honnête homme, <i>par A. Bessières</i>	1.35
Ce que pense de la vie un vieux médecin, <i>par Docteur R. Raoult</i>75
Les appels du Fils éternel, <i>par M. Rigaux, S. J.</i>	1.00
Humanisme et prière, <i>par L. de Lavareille, S. J.</i>	1.25

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28
95, AVENUE EMPRESS — TÉL. 2-7363 — OTTAWA



Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa ».

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS :

LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL - 18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL - 28

